

MISANTHROPIE ET REPENTIR

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

DE KOTZEBUE

REFAIT POUR LA SCÈNE FRANÇAISE,

PAR Mme JULIE MOLÉ, COMTESSE DE VALLIVON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, A LA COMÉDIE FRANÇAISE.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

L'INCONNU........................	MM. TALMA.
DE HORST, major dans un régiment allemand au service de France, et frère de la comtesse........................	ARMAND.
LE COMTE DE WALBERG, général retiré du service........................	DEVIGNY.
BITTERMANN, intendant du comte......	CASTIGNY.
TOBIE, vieux paysan................	DESROUSSEAUX.
FRANTZ, domestique de l'inconnu, homme d'un âge mûr.....................	FAURE.
EUGÈNE, enfant de quatre ou cinq ans...	
EULALIE, sous le nom de MADAME MILLER.	Mlle MARS.
LA COMTESSE DE WALBERG.........	Mme TOUZET.
PETERS, fils de Bittermann...........	Mlle DEVIN.
UN PETIT GARÇON d'environ quatre ou cinq ans........................	
UNE PETITE FILLE d'environ trois ou quatre ans........................	
UNE FEMME DE CHAMBRE, PLUSIEURS DOMESTIQUES, UN POSTILLON.	

La scène est, pendant le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième acte, dans le site champêtre expliqué au commencement de la pièce, et le deuxième acte est dans le salon du château.

ACTE PREMIER

Un site champêtre. Le château paraît sur une partie élevée, et dans le lointain, à la droite des acteurs; dans le fond, à gauche, on aperçoit, à mi-coteau, une misérable cabane entre quelques arbres qui la couvrent. Du même côté, au bas de la colline, est le commencement d'allée qui mène à la demeure de l'inconnu. Sur la droite, vers la troisième coulisse, est une espèce de pavillon dont on ne voit qu'une partie, mais dans lequel on peut entrer.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PETERS, venant du château, en courant après un papillon qu'à la fin il attrape. Ah! je le tiens! Oh! qu'il est joli! (Il le pique à une aiguille, et l'attache à son chapeau.) Saprelotte! je ne suis pourtant pas maladroit, quoique mon père me dise toujours: «Oh! le nigaud!...» Mais Peters n'est pas si sot; voilà qu'il a mis sur son chapeau de quoi faire courir après lui toutes les jeunes filles du village. Mon père veut être toujours si raisonnable! il veut toujours savoir mieux qu'un autre. Selon lui, tantôt je parle trop, tantôt je parle trop peu, et, si quelquefois je parle seul, il dit que je suis fou. J'aime pourtant bien à me parler seul, car je m'entends à merveille, et je ne me moque pas de moi, comme les autres ont coutume de faire. Fi! se moquer comme ça des gens, c'est une bien mauvaise habitude; passe encore quand c'est madame Miller qui me raille; elle est si douce, si gracieuse! Elle me gronderait que j'aurais encore du plaisir à l'entendre, comme j'en ai toujours à la voir. Oh! c'est bien vrai, ça. (Il s'en va en sautant, et revient sur ses pas.) Ah! tatigué! j'allais presque oublier pourquoi je suis venu: c'est pour le coup qu'on aurait pu rire à mes dépens. (Il tire une bourse.) Voilà de l'argent que je porte au vieux Tobie, et madame Miller m'a bien recommandé de n'en rien dire à personne. Oh! elle peut être tranquille, il ne sortira

pas un mot de ma bouche. C'est une jolie personne que madame Miller ! Oh ! oui, bien jolie; mais c'est une sotte, oh ! tout à fait une sotte; car voici ce que mon père nous dit tous les jours : (Prenant un ton capable, qui est celui de son père) « Celui qui dépense son argent n'est pas sage; mais celui qui le donne, il faut sans délai l'enfermer aux Petites-Maisons. »

SCÈNE II.

PETERS, L'INCONNU, FRANTZ.

(L'inconnu s'avance, les bras croisés, la tête baissée; il aperçoit Peters; il s'arrête, et le regarde d'un œil de défiance. Peters demeure un moment devant l'inconnu, la bouche béante, ôte enfin son chapeau, lui fait une révérence niaise, et va dans la cabane.)

L'INCONNU. Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?
FRANTZ. C'est le fils de l'intendant.
L'INCONNU. Du château?
FRANTZ. Oui.
L'INCONNU, après un silence. Tu me parlais hier au soir...
FRANTZ. Du vieux paysan.
L'INCONNU. Fort bien.
FRANTZ. Vous ne répondîtes rien.
L'INCONNU. Parle-moi encore de lui.
FRANTZ. Il est pauvre.
L'INCONNU. D'où le sais-tu?
FRANTZ. Il le dit.
L'INCONNU, avec amertume. Oh ! il le dit... Ils savent se plaindre !...
FRANTZ. Et tromper.
L'INCONNU. Tu l'as dit.
FRANTZ. Mais celui-ci, non.
L'INCONNU. Pourquoi non?
FRANTZ. Cela se sent mieux qu'on ne le dit.
L'INCONNU. Sot que tu es !
FRANTZ. Un sot sensible vaut mieux qu'un sage indifférent.
L'INCONNU. Cela n'est pas vrai.
FRANTZ. Les bienfaits produisent la reconnaissance.
L'INCONNU. Cela n'est pas vrai.
FRANTZ. Ils rendent plus heureux encore celui qui donne que celui qui reçoit.
L'INCONNU. Cela est vrai.
FRANTZ. Vous êtes bienfaisant.
L'INCONNU. Moi?
FRANTZ. J'en ai été cent fois témoin.
L'INCONNU. Un homme bienfaisant est un fou.
FRANTZ. Oh ! pour cela, non.
L'INCONNU. Les hommes ne méritent rien.
FRANTZ. Non... pour la plupart.
L'INCONNU. Ils sont hypocrites.
FRANTZ. Trompeurs.
L'INCONNU. Ils pleurent devant vous.
FRANTZ. Et rient derrière.
L'INCONNU, d'un ton plus amer. Voilà les hommes !
FRANTZ. Il y a des exceptions.
L'INCONNU. Où?
FRANTZ. Le paysan.
L'INCONNU. Il s'est plaint à toi de son malheur?
FRANTZ. Oui.
L'INCONNU. Un vrai malheureux ne se plaint jamais. (Après un silence.) Mais dis-moi tout.
FRANTZ. Il est privé de son fils unique.
L'INCONNU. Comment?
FRANTZ. Le jeune homme s'est enrôlé pour procurer à son père, accablé de misère, un léger soulagement. (L'inconnu jette en silence un regard sur Frantz, qui continue.) Le vieillard n'a reçu que malgré lui le prix de la liberté de son fils, et, ce faible secours épuisé, il manque de tout; il est malade, abandonné...
L'INCONNU. Je n'y puis rien.
FRANTZ. Vous pouvez beaucoup.
L'INCONNU. Et comment.
FRANTZ. Avec quelque argent il rachèterait son fils.
L'INCONNU. Je veux moi-même voir le vieillard.
FRANTZ. Vous ferez bien.
L'INCONNU. Mais il ment !...
FRANTZ. Il ne ment pas.
L'INCONNU. Il ne ment pas !... Oh ! les hommes !... les hommes !... Ici? dans cette cabane?
FRANTZ. Oui, dans cette cabane. (L'inconnu y entre.)

SCÈNE III.

FRANTZ, seul. C'est le meilleur des humains; mais avec lui on désapprend à parler. Je ne puis le concevoir. Se présente-t-il à ses yeux un visage inconnu, son accueil est brusque, dur, et cependant aucun malheureux ne s'est éloigné de lui sans en avoir obtenu quelques secours. Je suis depuis trois ans à son service, et je ne sais encore qui il est. C'est un misanthrope, rien n'est plus sûr; mais c'est sans doute l'effet du malheur : cette haine des hommes est dans sa tête et non pas dans son cœur.

SCÈNE IV.

FRANTZ, L'INCONNU, sortant de la cabane, suivi de PETERS.

L'INCONNU, se tournant vers Peters. Eh bien, que me veux-tu?
PETERS. Rien, monsieur; c'est moi qui...
L'INCONNU. Le sot !
FRANTZ, à l'inconnu. Si tôt de retour?
L'INCONNU. Qu'ai-je à faire là?
FRANTZ. N'avez-vous pas trouvé que je vous ai dit vrai?
L'INCONNU. J'ai trouvé... ce petit drôle-là.
FRANTZ. Qu'a-t-il de commun avec votre bienfaisance?
L'INCONNU. Il est d'intelligence avec le vieillard... Comme ils se moqueraient de moi s'ils avaient réussi à me rendre leur dupe !
FRANTZ. Comment ! vous croiriez?...
L'INCONNU. Ce jeune homme et le vieillard, que faisaient-ils ensemble?
FRANTZ, souriant de la méfiance de son maître. Nous pouvons le savoir. (A Peters.) L'ami, qu'avez-vous à faire dans cette cabane?
PETERS. Ce que j'avais à y faire? Rien.
FRANTZ. Ce n'est pourtant pas pour rien que vous y êtes allé?
PETERS. Et pourquoi donc? Par ma foi, j'y suis allé pour rien. Fi donc ! faut-il se faire payer pour tout ce que l'on fait? Quand madame Miller me fait une mine d'amitié, je cours gratuitement pour la servir; et, pour l'obliger, je me jetterais dans les fossés du château.
FRANTZ. Ainsi, c'est madame Miller qui vous a envoyé?
PETERS. Ah ! oui... vous y êtes ! Bah ! on ne me fait point jaser là-dessus.
FRANTZ. Comment donc?
PETERS, imitant la voix de madame Miller. « Va, va, mon petit Peters; mais prends bien garde qu'on ne sache rien... (Prenant un ton plus mignard.) Va, mon petit Peters, va ! » Oh ! cette voix si douce me va droit au cœur : aussi elle peut compter sur moi.
FRANTZ. Ah ! c'est différent; il convient alors que vous soyez discret.
PETERS. Oh ! je le suis aussi. J'ai bien dit au vieux Tobie qu'il ne devait pas penser que ce fût madame Miller qui lui envoyait de l'argent, et de ma vie je n'en parlerai à personne.
FRANTZ. Ce sera très-bien fait. Et lui avez-vous porté beaucoup d'argent?
PETERS. Oh ! je ne l'ai pas compté; il était dans une petite bourse. Je crois que c'est le fruit de ses petites épargnes depuis quinze jours.
FRANTZ. Pourquoi précisément depuis quinze jours?
PETERS. Parce qu'il y a précisément quinze jours que je lui ai porté de l'argent, et encore l'autre semaine avant; je ne peux pas dire le temps exactement, mais c'était un jour de fête et j'avois un habit neuf.
FRANTZ. Et tout cet argent venait de madame Miller?
PETERS. Vraiment oui : et de qui donc? Mon père n'est pas si fou : il dit comme ça qu'il faut ménager ce qu'on a, et que, dans l'été surtout, on ne doit point faire l'aumône; car, dans cette saison, la Providence fait assez croître de racines et de plantes pour la nourriture des hommes.
FRANTZ. Il est bien aimable, le cher papa !
PETERS. Mais madame Miller se moque de cela; elle donne tout ce qu'elle peut donner. Elle fait encore bien plus.
FRANTZ. Et quoi donc?
PETERS. Et lorsque les enfants de la vieille Lise furent malades, madame Miller voulait m'envoyer là-bas, dans le village, c'est-à-dire chez la vieille Lise; mais mon père refusa tout net de m'y laisser aller, car alors il faisait du verglas; et moi, je n'en avais guère envie, car on disait que les enfants étaient désagréables à voir.
FRANTZ. Eh bien, que fit madame Miller?

PETERS. Ce qu'elle fit? Oh! par ma foi, elle y alla elle-même; (riant.) et là, elle se mit à soigner ces vilains enfants, à jaser avec eux tout comme si c'étaient les siens.

FRANTZ. La singulière femme!

PETERS. Oh! oui; elle est parfois tout à fait extraordinaire. Elle pleurera tout un jour sans savoir pourquoi. Si je pouvais voir tout cela sans me déranger, passe encore; mais, quand elle pleure, je n'ai pas le courage de manger un morceau; il faut, bon gré mal gré, que je pleure aussi.

FRANTZ, à l'inconnu, qui, pendant le dialogue précédent, est demeuré sur un banc de gazon, lisant et écoutant par intervalles. Eh bien, mon maître, cela suffit-il pour vous tranquilliser?

L'INCONNU. Renvoie ce babillard.

FRANTZ. Adieu, mon petit Peters.

PETERS. Est-ce que vous voulez déjà vous en aller?

FRANTZ. Non pas moi; mais madame Miller attend réponse.

PETERS. Ah! diantre! vous avez raison. (Il salue l'inconnu, qui ne lui répond que par un signe.) Adieu, monsieur. (A demi-voix, à Frantz.) Il est sûrement fâché de n'avoir rien pu tirer de moi.

FRANTZ. Je le croirais presque.

PETERS, s'en allant. Oh! je ne suis point un babillard.

SCÈNE V.

L'INCONNU, FRANTZ.

FRANTZ. Eh bien, monsieur?

L'INCONNU. Que veux-tu?

FRANTZ. Votre défiance était injuste.

L'INCONNU. Hum!

FRANTZ. Pourriez-vous conserver encore quelque doute?

L'INCONNU. Je ne veux plus rien entendre. (Se levant et parlant avec humeur.) Cette madame Miller, qui est-elle? Pourquoi ce nom vient-il sans cesse frapper mon oreille? Je ne l'ai point encore vue; mais partout où je vais, elle y a déjà été.

FRANTZ. Cela doit vous faire plaisir.

L'INCONNU. Plaisir!

FRANTZ. Sans doute; vous devez être charmé qu'il y ait encore dans le monde quelques âmes bienfaisantes.

L'INCONNU. Oh! oui.

FRANTZ. Vous devriez chercher à faire sa connaissance.

L'INCONNU, avec ironie. Sa connaissance!...

FRANTZ. Eh! mais oui; je l'ai vue une seule fois dans le jardin : c'est une belle femme!

L'INCONNU. Tant pis! La beauté n'est qu'un masque trompeur.

FRANTZ. La sienne me paraît être le miroir de son âme. Sa bienfaisance...

L'INCONNU. Eh! ne me parle pas de sa bienfaisance. Toutes les femmes veulent éblouir et nous surprendre, ou par quelques avantages, ou par quelques singularités : celle-ci peut n'être qu'une adroite hypocrite.

FRANTZ. Eh! pourvu que le bien se fasse, qu'importe comment?

L'INCONNU. Ce n'est point égal.

FRANTZ. Cela est du moins indifférent pour le pauvre vieillard.

L'INCONNU. Tant mieux! Il peut donc se passer de mon secours.

FRANTZ. C'est ce qu'il faut savoir.

L'INCONNU. Comment donc?

FRANTZ. Madame Miller a pu l'aider dans ses besoins bornés et pressants; mais lui a-t-elle donné, a-t-elle pu lui donner assez pour racheter le soutien de sa vieillesse?

L'INCONNU. Tais-toi : je n'ai rien à lui donner. (Après un silence et une ironie amère.) Tu prends chaudement les intérêts de ce vieillard. T'entendrais-tu avec lui?

FRANTZ, avec un sentiment douloureux. Mon maître!... cette idée ne sort point de votre cœur.

L'INCONNU, avec bonté et tendant la main à Frantz. Pardonne-la-moi.

FRANTZ, lui baisant la main. Mon pauvre maître!... Il faut que vous ayez été cruellement joué par les hommes, pour qu'ils soient parvenus à vous inspirer cette horrible misanthropie, à faire naître dans votre cœur ce doute affreux de toute vertu, de toute droiture!

L'INCONNU. Tu l'as dit. Laisse-moi. (Il se rejette sur un banc de gazon, reprend son livre et lit.)

FRANTZ, à lui-même, considérant son maître. Le voilà replongé dans la lecture : c'est ainsi qu'il passe toutes ses journées. Pour lui, la nature est sans charmes, la vie est sans attraits. Dans trois ans, je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. Comment cela finira-t-il? Par un suicide?... Je le crains. S'il pouvait s'attacher à une créature vivante... ou du moins cultiver des fleurs! Mais non : il lit, et rien de plus; et, s'il ouvre la bouche, c'est pour en laisser sortir un torrent d'imprécations contre le genre humain.

L'INCONNU, lit haut. « Là, tout se retrace à notre idée, d'anciennes plaies se rouvrent; tout ce qui, dans les temps antérieurs, ébranla violemment nos fibres et laissa des traces profondes dans notre imagination, est un fantôme qui nous poursuit sans relâche et nous tourmente dans la solitude. »

SCENE VI.

LES MÊMES, TOBIE, sortant de sa cabane.

FRANTZ. Oui, oui, cet auteur a raison; mais (je l'ai ouï dire) c'est précisément pour cela qu'il faut fuir la solitude, et qu'il vaut mieux s'étourdir dans le tourbillon des plaisirs ou des affaires. (L'inconnu ne l'écoute pas, et continue sa lecture.)

TOBIE, s'avançant sur la scène. Oh! quel bien cela fait de se sentir échauffer par les rayons du soleil, après sept longues semaines!... Dans le ravissement de ma joie, j'allais presque oublier d'en rendre grâce au Créateur! (Il se découvre, regarde le ciel et prie en silence. — L'inconnu baisse son livre, et regarde attentivement Tobie.)

FRANTZ, à l'inconnu, avec sensibilité. Ce vieillard a bien peu de satisfaction sur la terre, et cependant il remercie la Providence du peu qu'elle lui accorde.

L'INCONNU. Parce que l'espérance conduit à la lisière les hommes de tout âge.

FRANTZ. Tant mieux. L'espérance est le charme de la vie.

L'INCONNU. Elle est la source de toutes nos erreurs. (Tobie s'est approché sur le bord du théâtre.)

FRANTZ, à Tobie. Je vous félicite, bonhomme. Vous êtes, à ce que je vois, échappé à la mort?

TOBIE. Pour cette fois encore; oui, Dieu, et les secours de la meilleure des femmes, ont prolongé ma vie peut-être de quelques années.

FRANTZ. Eh! mais, vraiment, vous me semblez d'un âge bien avancé.

TOBIE. Je touche à ma soixante et douzième. Je n'ai plus aucune satisfaction à me promettre sur la terre... Mais il y a encore une autre, une meilleure vie.

FRANTZ. Vous pourriez vous plaindre du sort qui, si près du tombeau, vous rejette dans le monde. Pour les malheureux, la mort n'est point un mal.

TOBIE. Suis-je donc si malheureux? Est-ce que je ne jouis pas de la beauté de cette matinée? N'ai-je pas retrouvé la santé? Croyez-moi, un convalescent qui, pour la première fois, respire un air libre et pur, est, dans ce moment du moins, la plus heureuse créature que le soleil éclaire.

FRANTZ. C'est un bonheur auquel l'habitude rend moins sensible.

TOBIE. Vraiment oui, mais non dans la vieillesse. On jouit de la santé avec économie. J'ai beaucoup souffert, et je souffre encore, mais je n'en mourrai pas plus volontiers. Lorsque mon père, il y a quarante ans, me laissa cette chaumière, j'étais dans la vigueur de l'âge; je pris une femme active, douce et bonne; Dieu bénit mon ménage, et me donna cinq enfants. Cela dura dix ou douze ans. Je perdis deux de nos fils; j'endurai cette perte avec résignation. Il survint une grande disette; ma compagne m'aida à la supporter; mais, quatre ans après, Dieu me la reprit, et, bientôt, de mes cinq enfants, il ne me resta plus qu'un fils. Tous ces coups me frappèrent presque sans intervalle. Je fus longtemps à pouvoir revenir de mon accablement; mais enfin le temps, et ma soumission à la Providence, produisirent leurs effets. Je repris goût à la vie; mon fils prit de l'âge et des forces : il me soulagea dans mon travail. A présent, je me vois privé de ce cher enfant, qui s'est sacrifié pour moi par une généreuse imprudence : ce dernier coup m'enlève mon unique consolation, mon seul appui; je ne peux plus travailler; je suis vieux, faible, et, sans madame Miller, il me fallait mourir de faim.

FRANTZ. Et la vie a cependant encore des charmes pour vous?

TOBIE. Pourquoi non, tant qu'il reste dans le monde un être qui tient à mon cœur? N'ai-je pas encore un fils?

FRANTZ. Qui sait si vos yeux le reverront?

TOBIE. Mais il vit au moins dans ma pensée, et il soutient mon existence. Et, quand je serais condamné à ne plus le revoir, j'attendrais encore la fin de ma carrière sans la désirer, car voici la cabane où je suis né, voici encore un vieux tilleul qui a crû avec moi; et... (j'ai presque honte de l'avouer) j'ai aussi mon vieux chien Fidèle, qui m'est cher.

FRANTZ, souriant. Un chien!

TOBIE. Oui, un chien; riez tant qu'il vous plaira. Madame Miller, cette femme, la bonté même, vint un jour dans ma cabane; mon vieux Fidèle se mit à gronder quand elle entra. « Pourquoi, me dit-elle, conservez-vous cet animal? Vous avez à peine du pain pour vous. — Bon Dieu! lui dis-je, et si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera? »

FRANTZ, à l'inconnu, qui rêve profondément. Ne me sachez pas mauvais gré d'interrompre votre rêverie, mon cher maître; mais je voudrais que vous eussiez entendu...

L'INCONNU. J'ai tout ouï.

FRANTZ. Eh bien, je désirerais que ce vieillard pût vous servir d'exemple.

L'INCONNU, après un long silence, en lui donnant son livre. Tiens, va remettre ce livre dans le pavillon, et ouvres-en les fenêtres du côté de la prairie. (Très-vite au vieillard, dès que Frantz a disparu.) Combien t'a donné madame Miller?

TOBIE. Ah! cette bonne âme, cette âme angélique, m'a mis en état de voir tranquillement arriver l'hiver prochain.

L'INCONNU. Rien de plus?

TOBIE. Pourquoi donc plus? Sans doute, il me serait bien doux de me trouver en état de racheter mon pauvre Ernest; mais la bonne dame Miller a fait tout ce qui était en son pouvoir.

L'INCONNU, lui mettant dans la main une bourse bien garnie. Tiens, rachète ton fils. (Il s'éloigne promptement, et prend le chemin de sa maisonnette.)

SCÈNE VII.

TOBIE, seul, étonné. Qu'est-ce que c'est que ça? (Il ouvre la bourse.) Des pièces d'or! Ah! Dieu! (Il se découvre, et regarde un moment le ciel.)

SCÈNE VIII.

TOBIE, FRANTZ.

TOBIE, allant au-devant de Frantz. Voyez, voyez, l'ami: la confiance en Dieu n'est jamais déçue. (Lui montrant la bourse.) Quel présent du ciel!

FRANTZ. Je vous en félicite, bonhomme; mais qui vous a donné cela?

TOBIE. Votre brave maître... Que le ciel puisse un jour dignement le récompenser!

FRANTZ. Le singulier homme! C'est pour cela qu'il m'a fait reporter son livre; il ne voulait aucun témoin de sa bonne action.

TOBIE. Il n'a pas voulu emporter mon remercîment; il était bien loin avant que j'aie pu parler.

FRANTZ. Ah! je le reconnais là!

TOBIE. Adieu, l'ami, adieu! J'irai aussi vite que la vieillesse me le permettra. Ah! l'agréable course! Je vais racheter mon fils. Comme le bon jeune homme va se réjouir quand il reverra tout ce qu'il aime! car il était prêt à se marier. Quelle joie! quelle faveur de la Providence! Oh! qu'elle daigne à jamais répandre ses bienfaits sur cet homme généreux! Dites-lui bien, monsieur, que je vais employer le reste de mes jours à prier le ciel pour son bonheur. Eh! qui peut mieux y prétendre que l'être bienfaisant, si semblable à la Divinité! (Il sort du côté opposé à sa chaumière.)

SCÈNE IX.

FRANTZ, seul. Que ne suis-je riche! C'est dans un moment comme celui-ci que l'on peut envier un avantage qui permet de faire des heureux.

ACTE DEUXIÈME

Un salon dans le château.

SCÈNE PREMIÈRE.

EULALIE, seule, tenant une lettre ouverte. Voilà qui m'afflige! je m'étais si bien accoutumée à une retraite profonde! Le repos, sans doute, ne se trouve pas toujours dans l'âme du solitaire. Malheureuse Eulalie! les remords déchirants te suivront partout, dans le cloître, dans les déserts; mais, du moins, quand leur poids oppressait ton cœur, tu pouvais verser des larmes, et personne ne te demandait pourquoi tu les avais répandues; tu pouvais errer dans les vallons, dans les campagnes, et l'on ne s'apercevait point que tu obéissais à l'agitation d'une conscience bourrelée. Ils reviennent, ils vont m'entraîner dans leur société; il me faudra parler, rire, partager avec eux les plaisirs d'une promenade bruyante, les vains amusements du jeu. (Jetant un coup d'œil sur la lettre.) Leur billet ne me dit pas si ce voyage n'est que l'idée, la fantaisie d'un moment, ou s'ils ont le projet de faire ici quelque séjour: alors, adieu les charmes de la douce mélancolie qui, par intervalles, retenait la paix dans mon cœur... Adieu, mes chères lectures! Et vous, noble et généreuse comtesse, vous allez m'accabler encore des témoignages de votre amitié, de votre estime, tandis qu'à chaque instant je me rappellerai... je sentirai combien j'en suis indigne. Oh! quels tourments affreux! Ils sont justes. Mais une autre idée me frappe et m'alarme. Si ce château devient le rendez-vous de quelques sociétés; si le hasard m'y fait rencontrer quelqu'une des personnes qui m'ont autrefois connue! Ah! qu'on est malheureux lorsqu'il se trouve dans l'univers entier une personne seulement dont on doive redouter la vue!

SCÈNE II.

EULALIE, PETERS.

PETERS, accourant. Eh bien, me v'là!

EULALIE. Déjà de retour?

PETERS. Bah! je suis alerte; et j'ai, chemin faisant, attrapé un papillon, sans compter que j'ai babillé un petit quart d'heure.

EULALIE. Passe pour babiller, mais sans indiscrétion.

PETERS. Le ciel m'en garde! J'ai bien dit au vieux Tobie que de sa vie il ne saurait que l'argent vient de vous.

EULALIE, souriant. A merveille! Et ce bon vieillard est-il parfaitement rétabli?

PETERS. Oh! parfaitement. Il veut aujourd'hui prendre l'air pour la première fois.

EULALIE, avec beaucoup d'expression. Le ciel en soit béni! (A elle-même, par réflexion.) Quelle enfance!... La satisfaction que j'éprouve ne ressemble-t-elle pas à celle d'une personne qui devrait des millions, et qui viendrait d'acquitter un denier de sa dette?

PETERS. Il me disait qu'il vous devait tout, et qu'il voulait aujourd'hui même se traîner jusqu'ici pour embrasser vos genoux.

EULALIE. Mon cher Peters, veux-tu me faire un plaisir?

PETERS. Eh! mon Dieu! cent pour un.

EULALIE. Prends garde au moment où le vieux Tobie pourra venir, et ne le laisse pas monter. Dis-lui que je n'ai pas le temps, que je suis malade, que je dors, ou tout ce que tu voudras.

PETERS. Bien, bien; et, s'il ne veut pas se retirer, je le prendrai par le bras...

EULALIE. Que le ciel t'en préserve! Garde-toi bien de causer le moindre mal, le moindre chagrin à ce bon vieillard.

PETERS. Ah! voilà mon père, je vais me mettre aux aguets. (Il sort.)

SCÈNE III.

EULALIE, BITTERMANN.

BITTERMANN. Bonjour, ma charmante madame Miller! Je suis, d'honneur, ravi de vous voir en aussi bonne santé. Vous m'avez fait appeler; il y a probablement quelques nouvelles. J'ai, de mon côté, des lettres...

EULALIE. Mais, vraiment, mon cher monsieur Bittermann, vous avez des correspondances avec toute la terre!

BITTERMANN, avec importance. J'en ai du moins de sûres dans les capitales de l'Europe.

EULALIE. Je le crois; mais je doute que vous sachiez ce qui doit se passer aujourd'hui dans ce château.

BITTERMANN. Ici? dans ce château? mais rien de bien important.

EULALIE. Je vous annonce l'arrivée des maîtres de la maison.

BITTERMANN. Comment? quoi! Son Excellence M. le comte?...

EULALIE. Arrivé ce matin même avec son épouse et son beau-frère, le major de Horst.

BITTERMANN. Sans plaisanterie?

EULALIE, avec douceur. Vous savez, mon cher Bittermann, que je ne plaisante guère.

BITTERMANN, étourdi de la nouvelle. Peters!... Ah! bon Dieu! Son Excellence en propre personne... et madame la comtesse... et M. le major... et rien ici ne se trouve disposé pour les recevoir! Peters! Peters!

SCÈNE IV.

Les Précédents, PETERS.

PETERS, accourant. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

BITTERMANN. Rassemble tous les gens ; fais chercher le garde-chasse, qu'il envoie un chevreuil à la cuisine de Son Excellence; que Lise nettoie les chambres; ôte la poussière des trumeaux, afin que madame puisse se mirer à son aise; que le cuisinier tue une couple de chapons; que Jean aille tirer un brochet du vivier, et que Frédéric se hâte d'accommoder ma belle perruque. (Peters sort.)

SCÈNE V.

EULALIE, BITTERMANN.

EULALIE. Avant tout, faites disposer les appartements des maîtres.

BITTERMANN. Oui, oui, ma charmante madame Miller, je vais m'en occuper tout de suite. Diantre soit de moi! la chambre verte est embarrassée : où pourrai-je placer M. le major?

EULALIE. Donnez-lui la petite chambre rouge, sur l'escalier; l'appartement est propre, et la vue en est très-agréable.

BITTERMANN. Fort bien, ma bonne et chère madame Miller; mais cette chambre a toujours été celle du secrétaire de M. le comte. Il me vient une excellente idée; vous connaissez la maisonnette au bout du parc? nous y logerons le secrétaire.

EULALIE. Vous oubliez, mon cher Bittermann, que l'étranger l'habite.

BITTERMANN. Et qu'importe l'étranger? il faut qu'il en sorte.

EULALIE. Cela ne serait pas juste; c'est de votre aveu qu'il l'occupe, et je crois qu'il vous en paye généreusement le loyer.

BITTERMANN. J'en conviens, il me paye fort bien ; et ce petit accessoire n'est point à dédaigner pour un pauvre diable d'intendant; mais...

EULALIE. Eh bien, mais?...

BITTERMANN. On ne sait ce que c'est que cet homme; je me romps la tête depuis plusieurs mois pour découvrir ce qu'il est, ce qu'il cherche...

EULALIE. Eh ! mon cher ! laissez-le en paix. Je ne l'ai point encore rencontré, et je ne suis pas curieuse de le voir; mais tout ce que j'entends dire de lui me donne l'idée d'un homme que l'on peut souffrir partout : il vit dans la paix et la tranquillité.

BITTERMANN. Cela est vrai.

EULALIE. On assure qu'en secret il fait beaucoup d'actes de bienfaisance.

BITTERMANN. J'en conviens.

EULALIE. Il n'offenserait pas un enfant.

BITTERMANN. Non; il en est incapable.

EULALIE. Il n'est à charge à personne.

BITTERMANN. C'est une justice qu'on lui rend.

EULALIE. Eh bien, que voulez-vous de plus?

BITTERMANN. Je veux savoir qui il est. Si l'on pouvait, du moins, l'engager adroitement dans une conversation! Mais point du tout. Quand je le rencontre dans l'allée obscure des tilleuls, ou là-bas, près du ruisseau (ce sont là ses promenades favorites), je veux quelquefois entamer l'entretien : « Le temps est beau aujourd'hui ! — Oui. — Les arbres commencent à fleurir ! — Oui. — Monsieur, comme je vois, fait un peu d'exercice ? — Oui. » Eh! va-t'en au diable, dis-je tout bas. Tel maître, tel valet : je n'ai pu tirer une syllabe du sien, sinon qu'il se nomme Frantz.

EULALIE. Vous vous passionnez, mon cher Bittermann, et vous perdez de vue l'arrivée de M. le comte.

BITTERMANN. Eh ! oui, Dieu me pardonne !... Vous voyez quel inconvénient il résulte de ne pas connaître les gens.

EULALIE. Mais il est déjà neuf heures; ils peuvent arriver d'un moment à l'autre. Je vais m'occuper de ce qui me regarde ; faites-en autant de votre côté. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

BITTERMANN. Oui, oui, je ferai ce que je dois faire. En voilà encore une de la même trempe que l'inconnu : on ne sait qui elle est. Madame Miller ! Eh, bon Dieu ! il y a tant de Miller dans le monde ! Je sais bien que notre maîtresse a reçu celle-ci, il y a trois ans, dans son château, et l'y a établie. Mais d'où venait-elle? pourquoi ? à quelle occasion ? Voilà le nœud ! « Elle se chargera, nous dit madame, de l'économie intérieure du ménage. » Eh! mais, ne me suis-je pas glorieusement acquitté, pendant vingt ans, de la conduite de toute la maison, soit pour le dehors, soit pour l'intérieur ? et cette dame Miller n'a-t-elle pas tout appris de moi ? Elle ne savait, en vérité, rien de ce qui peut concerner un ménage.

SCÈNE VII.

BITTERMANN, PETERS.

PETERS, accourant. Mon père ! mon père! voici un monsieur qui arrive. Son valet de chambre dit que c'est le major... le major... de... de... J'ai couru pour... Mais le voici...

SCÈNE VIII.

LE MAJOR DE HORST, BITTERMANN, PETERS, qui, pendant toute cette scène, est l'écho et le singe de son père.

BITTERMANN, avec beaucoup de révérences. J'ai l'honneur, monsieur le major, de présenter à Votre Seigneurie, dans ma petite personne, le sieur intendant Bittermann, qui regarde comme un moment très-heureux celui qui lui procure l'avantage de voir face à face le respectable beau-frère de Son Excellence M. le comte de Walberg.

PETERS, tirant le pied. De Walberg !

LE MAJOR. Oh ! en voilà beaucoup trop, cher Bittermann ; je suis soldat, comme vous voyez; je ne fais ni n'exige de cérémonies.

BITTERMANN. Avec votre permission, monsieur le major, quoiqu'on vive au village, on n'ignore point ce qui est dû aux personnes de considération.

PETERS, répétant. De considération !

LE MAJOR. C'est bon, c'est bon ; nous ferons plus ample connaissance. Apprenez, mon cher, que je me propose de passer au moins une couple de mois au château de Walberg.

BITTERMANN. Et pourquoi pas toute une année? Cela n'embarrasserait point le vieux Bittermann : il a, sans se vanter, amassé et mis en réserve de quoi étonner ses respectables maîtres.

LE MAJOR. Tant mieux ! Un économe demande un dissipateur, et vous avez votre homme dans mon beau-frère. Savez-vous qu'il a quitté le service, et qu'il se propose de passer tranquillement le reste de sa vie dans son château ?

BITTERMANN. Cela m'étonne !... Mais j'en suis charmé, d'autant que nous recevrons plus exactement les nouvelles publiques.

PETERS, répétant. Ah ! oui, les nouvelles publiques.

BITTERMANN. N'y a-t-il rien de nouveau, monsieur le major, dans le monde politique ?

LE MAJOR. Rien que je sache, au moins; car je vous dirai, mon cher Bittermann, que je ne me mêle guère que de faire mon état avec honneur, et que chacun devrait en faire autant. Quant à la politique, je m'en repose entièrement sur ceux qui veulent bien se charger de ce pénible emploi.

BITTERMANN. Mais il me semble que j'entends sur l'escalier... Oui, c'est madame Miller ; elle est ici surintendante... dame de compagnie... Je vais avoir le plaisir de vous l'envoyer.

LE MAJOR. Ne vous donnez pas cette peine-là.

BITTERMANN. Ce n'en est point une, monsieur le major, et je serai toujours prêt à me montrer votre très-empressé serviteur.

PETERS, tirant le pied et s'en allant. Votre très-empressé serviteur. (Il fait beaucoup de révérences.)

SCÈNE IX.

LE MAJOR, seul. Ils vont me mettre vis-à-vis de quelque vieille bavarde, qui m'assommera de son caquet domestique. De quelle patience il faut s'armer avec ces êtres-là !

SCÈNE X.

EULALIE, en faisant une révérence qui annonce le savoir-vivre; **LE MAJOR.**

LE MAJOR, à part, lui rendant son salut avec un peu de surprise. Eh ! non, elle n'est pas vieille. (Jetant un nouveau regard sur elle.) Non, parbleu ! Elle n'est, ma foi, pas laide non plus.

EULALIE. Je suis bien aise, monsieur, de connaître en vous le frère de ma bienfaitrice.

LE MAJOR. Madame, je prise beaucoup un titre qui me donne droit à faire votre connaissance.

EULALIE, sans répondre à ce compliment ni par le regard ni par le maintien. C'est la belle saison, sans doute, qui engage monsieur votre beau-frère à quitter la ville?

LE MAJOR. Non, pas précisément, madame. Vous le connaissez; il lui est à peu près indifférent qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, que nous ayons l'hiver ou le printemps, pourvu qu'un été perpétuel règne dans sa maison, c'est-à-dire pourvu

qu'il y trouve constamment une épouse aimable et attentive, une bonne table et quelques amis disposés à la joie.

EULALIE. Voilà bien M. de Walberg : toujours insouciant, mais cherchant à ne pas perdre une minute de la vie. Tout semble le favoriser : naissance, richesse, santé, tout contribue à son bonheur; mais s'il éprouvait les maux qui affligent la triste humanité, il ne pourrait, même près de votre sœur, jouir d'une constante félicité.

LE MAJOR, qui se sent de plus en plus frappé, à mesure que les sentiments d'Eulalie se développent davantage. Rien de plus vrai, madame; et mon épicurien de beau-frère paraît sentir son bonheur et le vouloir goûter à son aise; il a quitté le service pour vivre entièrement à lui-même.

EULALIE, avec un peu d'embarras. Ici, monsieur le major?

LE MAJOR. Pourvu que la solitude ne lui devienne pas ennuyeuse.

EULALIE, reprenant un ton aisé. Je pense que la retraite, pour celui qui y porte un cœur libre, surpasse toutes les satisfactions de la vie.

LE MAJOR. C'est pour la première fois que j'entends l'éloge de la solitude sortir d'une belle bouche.

EULALIE. Vous me faites là un compliment aux dépens de mon sexe.

LE MAJOR. Et la retraite que vous habitez possède-t-elle depuis longtemps une aussi aimable panégyriste?

EULALIE. Je demeure ici depuis trois ans.

LE MAJOR. Et jamais le moindre retour vers les agréments de la ville?

EULALIE. Jamais, monsieur le major.

LE MAJOR. De pareils sentiments ne peuvent être que l'effet d'une éducation négligée ou d'une perfection rare. Votre premier regard ne permet pas de douter dans laquelle des deux classes il faut vous ranger.

EULALIE, avec un soupir. Il en est peut-être une troisième.

LE MAJOR. Vous me permettrez de vous le dire, madame, il m'est aussi impossible de croire la solitude faite pour vous, qu'il m'est impossible de vous croire faite pour la solitude. Pour me convaincre des charmes que vous avez l'art d'y trouver, il faudrait que je fusse instruit de l'emploi de vos journées.

EULALIE, comme entraînée involontairement par les idées qui lui vient. Oh! vous ne sauriez croire, monsieur le major, avec quelle rapidité le temps s'écoule, lorsqu'une certaine uniformité règne dans notre façon de vivre. Les heures de chaque matinée rappellent exactement celles de la veille, et les mêmes agréments renaissent avec les mêmes occupations. Lorsqu'à la fraîcheur d'un beau matin, je me lève pour jouir de la vue du soleil levant, je ne me lasse point d'admirer l'agissante activité des travaux rustiques. Le bétail quitte son étable, le laboureur se rend aux champs, et me souhaite en passant un bonjour amical. Tout vit, tout s'agite, tout est gai. Lorsque, pendant une heure, j'ai été témoin de ce spectacle ravissant, je vais à mes devoirs particuliers, et je me trouve à midi sans m'en être aperçue. Vers le soir, je me promène du jardin au parc, du parc à la prairie; j'arrose mes fleurs, je cueille des fraises ou d'autres fruits, et je me plais à regarder les jeux et les danses d'une jeunesse aussi simple dans ses amusements que pure dans ses mœurs.

LE MAJOR. C'est fort bien. Voilà les ressources de l'été; mais l'hiver! l'hiver!

EULALIE. Mais l'hiver n'est point sans agréments; et quand sa rigueur ne nous permet point de braver les frimas, on se renferme, on ouvre la bibliothèque, et l'on mêle aux soins domestiques des lectures agréables et solides, jusqu'au retour du printemps.

LE MAJOR. Mais encore peut-on désirer de voir quelquefois une figure humaine.

EULALIE. Mais il n'en manque point ici, monsieur le major; l'œil s'arrête volontiers sur des physionomies riantes, qui respirent à la fois la santé, le plaisir et l'innocence.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, PETERS.

PETERS. Oh! je ne puis le retenir; il est déjà sur l'escalier.

EULALIE. Qui?

PETERS. Le vieux Tobie. Il veut, dit-il, se jeter à vos pieds... Eh! tenez, le voici.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, TOBIE.

TOBIE, entrant sur les pas de Peters. Il faut... Bon Dieu!... oui, il faut... (Il veut embrasser les genoux de madame Miller, qui l'en empêche.)

EULALIE, très-embarrassée. Je n'ai pas le temps, bonhomme; vous voyez que je ne suis pas seule.

TOBIE. Ah! monsieur voudra bien me pardonner.

LE MAJOR. Que voulez-vous, bon vieillard?

TOBIE. Je veux présenter ma reconnaissance. Les bienfaits sont un poids, quand on ne peut en rendre grâce.

EULALIE. Demain, bonhomme, demain.

LE MAJOR, vivement. Non, madame; permettez-lui de soulager son cœur, et souffrez que je sois témoin d'un incident qui, plus puissamment encore que votre entretien, me fera connaître l'emploi de vos moments. Parle, bon vieillard, parle!

TOBIE. Oh! si chacune de mes paroles pouvait attirer sur elle la bénédiction céleste!... J'étais abandonné dans ma chaumière, la fièvre minait ma faible existence, le vent, la pluie pénétraient dans ma misérable demeure; je n'avais rien pour me couvrir, et pas un seul petit morceau de pain pour mon bon Fidèle, ce compagnon de mes vieux jours! (A Eulalie.) C'est dans cet état que vous parûtes à mes yeux comme un ange consolateur : vous me procurâtes des remèdes et des soulagements; mais le charme de vos paroles a été pour moi le plus puissant de tous les remèdes; je suis guéri; j'ai joui de nouveau, pour la première fois, des rayons du soleil : j'ai commencé par offrir à Dieu ma reconnaissance; à présent je viens à vous, ma noble bienfaitrice...

EULALIE. De grâce, bon vieillard, cessez...

TOBIE. Non, non... laissez-moi mouiller de mes larmes cette main généreuse, laissez-moi donc embrasser vos genoux... (Eulalie l'en empêche.) C'est par vous que Dieu a béni ma vieillesse. L'étranger qui demeure près de ma chaumière vient de me faire présent d'une bourse d'or pour racheter mon fils. Je me rends à la ville, je dégage mon enfant, je lui donne une brave fille pour épouse, et peut-être aurai-je encore la douceur de tenir sur mes genoux les fruits de leur tendresse. Et vous, si jamais vous passez devant mon heureuse cabane... ô quelle satisfaction ce sera pour vous de pouvoir dire : « Voilà mon ouvrage, voilà les heureux que j'ai faits ! »

EULALIE, d'un ton suppliant. C'est assez, bon vieillard, c'est assez...

TOBIE. Oui, c'est assez... car je ne puis exprimer tout ce que je sens. Dieu seul, oui, Dieu seul et votre cœur peuvent dignement vous récompenser. (Il lui baise la main avec la plus vive reconnaissance. — Peters, qui est resté la bouche béante à écouter de loin cette scène, sort avec lui en s'essuyant les yeux.)

SCÈNE XIII.

EULALIE, LE MAJOR.

(Eulalie a les yeux baissés, et lutte contre l'embarras d'une âme noble, surprise dans l'exercice d'une bonne action. Le major jette en silence sur elle des regards où se peignent les mouvements du cœur.)

EULALIE, cherchant à faire prendre un autre tour à la conversation. Il me semble que M. le comte devrait être bientôt ici.

LE MAJOR, répondant comme occupé d'une autre idée. Il voyage lentement; les chemins sont difficiles. Son retard m'a procuré un entretien que je n'oublierai jamais.

EULALIE. Eh quoi, monsieur le major, une scène aussi simple paraît vous étonner?

LE MAJOR. Vous l'avez dit, madame; et aujourd'hui, je l'avoue, j'étais si peu préparé à une connaissance comme la vôtre... je m'attendais si peu, lorsque Bittermann m'a dit votre nom...

EULALIE, l'interrompant avec une légèreté affectée. Mon nom!... je ne songe pas à le rendre plus imposant qu'il ne vous a paru.

LE MAJOR. Vous songez adroitement à me faire prendre le change, mais pardonnez à ma curiosité. Vous fûtes... (avec timidité) ou vous êtes mariée?

EULALIE, passant rapidement de l'espèce de gaieté qu'elle avait affectée au ton le plus triste. Je fus mariée, monsieur le major.

LE MAJOR, cherchant à contenir sa curiosité dans les bornes de la décence. Ainsi... vous êtes veuve?

EULALIE. Pardon, monsieur; il est dans le cœur humain de certaines cordes qu'on ne peut toucher sans en tirer un son douloureux... Pardon.

LE MAJOR. J'entends. (Il se tait avec respect.)

EULALIE, après un silence, et cherchant à prendre un ton dégagé. Vraiment, je vais vous paraître avoir pris des leçons de Bittermann : n'y a-t-il rien de nouveau dans la capitale?

LE MAJOR. Rien d'important. Je ne puis, au reste, savoir ce qui peut vous y intéresser, et quelles connaissances vous y avez.

EULALIE. Moi? pas une seule.

LE MAJOR. Ce n'est donc pas dans notre pays que vous êtes née?

EULALIE. Je n'y ai reçu ni ma naissance, ni mon éducation.

LE MAJOR. Et me permettrez-vous de demander quel climat...

EULALIE, légèrement. A eu le bonheur de produire ma chétive existence? Je suis Allemande, monsieur le major; ma patrie est située dans le vaste empire germanique.

LE MAJOR, souriant. Tout de bon? Excepté vos charmes, madame, vous savez tout envelopper d'un voile mystérieux.

EULALIE. C'est ce que vous voudrez bien pardonner à la petite vanité de mon sexe.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS, accourant et s'écriant avec joie. Monsieur le comte et madame la comtesse!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BITTERMANN, ouvrant la porte; LE COMTE et LA COMTESSE entrent précédés d'UN POSTILLON, de PLUSIEURS DOMESTIQUES, et d'UNE FEMME DE CHAMBRE, qui tient UN ENFANT par la main.

LE COMTE. Enfin nous voilà. Le ciel bénisse notre départ et notre arrivée! Madame Miller, je vous amène un invalide qui ne veut plus servir sous d'autres étendards que les vôtres.

EULALIE. Mes étendards, monsieur le comte, ne se déploient que pour la retraite.

LE COMTE. Et les petits amours s'y peignent encore de tous côtés.

LA COMTESSE, qui a très-amicalement embrassé Eulalie, et en a reçu un accueil tendre et respectueux. Monsieur mon cher époux, vous oubliez, je crois, que je suis là.

LE COMTE. Parbleu! ma chère épouse, il m'est permis d'en faire autant que votre cher frère, qui a mis sur les dents mon attelage gris-pommelé pour arriver ici une demi-heure avant nous.

LE MAJOR. Si j'avais eu quelque idée des charmes de ce séjour, vous auriez raison.

LA COMTESSE. Je vois, ma chère madame Miller, je vais servir à son gré votre âme sensible. Nous voulons confier à vos soins ce cher enfant : c'est le fils de ma sœur, de ma pauvre Caroline; il a perdu sa mère, il faut qu'il la retrouve en nous deux.

L'ENFANT. C'est donc encore une maman que vous voulez me donner? Ah! je sens que je l'aimerai aussi.

LA COMTESSE. Bien... bien... mon cher Eugène.

EULALIE, avec un trouble marqué. Eugène!... (Se remettant.) L'aimable enfant! (Elle se penche sur lui, et une profonde méditation se peint sur son visage.)

LE COMTE. Eh bien, Bittermann, je me flatte que vous aurez donné vos soins pour nous procurer un bon dîner?

BITTERMANN. Aussi bon, Excellence, que le peu de temps l'aura permis. (Le comte donne son épée et son chapeau à Bittermann, et cause tout bas avec lui.)

LE MAJOR, prenant la comtesse à part et lui montrant Eulalie. Dis-moi, je te prie, ma sœur, quel est ce trésor que tu avais enseveli dans ton château?

LA COMTESSE. Ah! ah! monsieur l'amateur, vous voilà pris.

LE MAJOR. Réponds-moi.

LA COMTESSE. Eh bien, elle se nomme madame Miller.

LE MAJOR. Je le sais, mais...

LA COMTESSE. Mais... mais... je n'en sais pas davantage.

LE MAJOR. Badinage à part, dis-moi...

LA COMTESSE. Badinage à part, suis-moi dans mon appartement; je te prouverai que je ne sais rien de plus. (A Eugène.) Viens, mon cher enfant, viens te reposer. (A madame Miller.) Je compte vous retrouver ici, ma chère madame Miller; votre aimable société ajoutera beaucoup aux charmes que je me promets de goûter en ces lieux.

SCÈNE XVI.

LE COMTE, EULALIE, BITTERMANN, PETERS.

(Le comte s'est jeté nonchalamment dans un fauteuil; Eulalie a pris son sac à ouvrage qui était sur une table, en a tiré une broderie, et elle s'est mise à travailler; de temps en temps elle essuie une larme.)

LE COMTE. Eh bien, Bittermann, es-tu toujours un drôle de corps?

BITTERMANN. A vous servir, Excellence.

LE COMTE. Je crois que nous nous amuserons bien ensemble.

BITTERMANN. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que monsei...

LE COMTE, montrant Peters. Qu'est-ce que ce grand imbécile-là?

BITTERMANN. Sauf votre respect, c'est mon propre fils; il se nomme Peters. (Peters fait des révérences.)

LE COMTE. Ah! ah!... Et comment vont les affaires au château?

BITTERMANN. A merveille, Excellence.

LE COMTE. Et la chasse?

BITTERMANN. Nous avons du gibier en quantité, mais j'ai ménagé d'autres plaisirs plus piquants à mes très-honorés maîtres. Il faut voir le parc comme je l'ai arrangé; vous ne le reconnaîtrez pas : une solitude, des points de vue, un obélisque, des ruines, et le tout avec une économie, une épargne! Par exemple, à l'entrée du bosquet, j'ai fait construire un pont chinois sur le ruisseau : cela est d'une solidité!...

LE COMTE. Allons voir toutes ces raretés pendant qu'on mettra le couvert.

BITTERMANN. Tous mes ordres sont donnés. J'aurai l'honneur, en toute soumission, d'accompagner Votre Excellence.

PETERS. J'aurai aussi cet honneur-là.

LE COMTE, se tournant du côté de madame Miller. Mais, madame Miller, vous êtes à l'ouvrage comme une personne qui n'aurait pas d'autres ressources. Oh! je suis à vous tout à l'heure, et je me flatte bien que nous ne nous occuperons sérieusement qu'à varier les plaisirs de la campagne. (A Bittermann.) Allons, Bittermann, allons voir ton pont chinois. (Bittermann lui présente son chapeau, et ils sortent ensemble, ainsi que Peters.)

SCÈNE XVII.

EULALIE, seule; elle se lève. Que se passe-t-il en moi? Quelle cause a produit dans mon âme une secousse aussi terrible? Mon cœur saigne, mes larmes coulent. J'étais presque parvenue à paraître maîtresse de ma douleur; l'aspect de cet enfant m'a tout à coup anéantie. Lorsque la comtesse a nommé Eugène, lorsqu'elle a parlé de le confier à mes soins... ah!... elle était loin de soupçonner qu'elle me portait un coup terrible. (Avec un serrement de cœur.) J'ai un Eugène aussi!... un Eugène dont l'éducation n'est pas mon ouvrage! il doit être, s'il vit encore, de l'âge de celui-ci... Oui, s'il vit encore... Qui sait si lui, si ma petite Amélie, ne déposent pas depuis longtemps contre moi au tribunal de l'Être suprême? Idée cruelle, pourquoi me tourmentes-tu? pourquoi fais-tu retentir à mes oreilles leurs cris inutiles et plaintifs? pourquoi me peins-tu ces pauvres innocents luttant contre les maladies de l'enfance, implorant des secours qu'une main mercenaire leur accorde à regret... ou leur refuse, peut-être?... car, hélas! ils sont abandonnés par leur mère... par leur mère dénaturée! (Elle pleure amèrement.) Ah! je suis une malheureuse et bien coupable créature!... et c'est aujourd'hui que le sentiment profond de mes remords se réveille dans mon cœur, et le déchire... aujourd'hui même, où j'aurais besoin de masquer mon visage d'une apparence de tranquillité.

SCÈNE XVIII.

EULALIE, PETERS, accourant à perte d'haleine.

PETERS. Ah! mon Dieu, mon Dieu!

EULALIE. Qu'est-ce que c'est?

PETERS. Monsieur le comte est tombé dans l'eau; Son Excellence est noyée.

EULALIE. Il est mort?

PETERS. Oh! non, il n'est pas tout à fait mort.

EULALIE. Ne criez donc pas ainsi, que la comtesse puisse ignorer...

PETERS, criant beaucoup plus fort. Que je ne crie pas! Ah! mon Dieu! mon Dieu! monsieur le comte est tout trempé!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE MAJOR, entrant très-promptement.

LA COMTESSE, très-vite. Qu'est-ce que c'est donc que ces cris?

LE MAJOR, très-vite. Qu'est-il donc arrivé?

EULALIE. Un petit accident, madame; quoi qu'il en soit, M. le comte est sauvé; n'est-il pas vrai, Peters?

LA COMTESSE. Sauvé! et que lui est-il donc arrivé?

PETERS. C'est ce maudit pont chinois : il était pourtant bien solide; mais M. le comte, aussi, qui va s'appuyer sur la balustrade, crac, la voilà en deux, et pouf, Son Excellence tombe dans l'eau.

LA COMTESSE. Ah ! mon Dieu !

EULALIE. Et vous l'en avez retiré sur-le-champ ?

PETERS. Moi ? Point du tout, ni mon père non plus ; mais nous nous sommes mis à crier de toutes nos forces. A nos cris accourut l'étranger qui demeure là-bas, et qui ne parle jamais : habit bas, d'un saut le voilà dans l'eau ; il saisit Son Excellence par le bras, la ramène heureusement sur le rivage, reprend son habit, et puis le voilà qui se sauve aussi vite qu'il était venu.

LA COMTESSE. Que dites-vous ? Ah ! courons tous secourir mon époux, et remercier ce généreux inconnu. (Tous sortent avec précipitation.)

ACTE TROISIÈME

Le théâtre est comme au premier acte, et ne change plus.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCONNU lit sur un banc de gazon ; FRANTZ, qui arrive.

FRANTZ. Le dîner est prêt.

L'INCONNU. Je n'ai point envie de manger.

FRANTZ. Des légumes, un poulet.

L'INCONNU. Pour toi, si tu veux.

FRANTZ. Vous n'avez point d'appétit ?

L'INCONNU. Non.

FRANTZ. C'est la chaleur du jour qui...

L'INCONNU. Cela se peut.

FRANTZ. Peut-être, ce soir...

L'INCONNU. Peut-être. (Il continue sa lecture.)

FRANTZ. Monsieur, me permettrez-vous de vous dire un mot ?

L'INCONNU. Parle.

FRANTZ. Vous avez fait une belle action.

L'INCONNU. Laquelle ?

FRANTZ. Vous avez sauvé la vie...

L'INCONNU. Tais-toi.

FRANTZ. Et savez-vous à qui ?

L'INCONNU. A un homme, cela suffit.

FRANTZ. C'est au comte de Walberg.

L'INCONNU. A la bonne heure.

FRANTZ. En vérité, votre procédé m'arrache des larmes d'attendrissement.

L'INCONNU. Faiblesse.

FRANTZ. Un cœur aussi noble, aussi généreux !

L'INCONNU, se levant avec humeur. Vas-tu me flatter ? Retire-toi.

FRANTZ. Lorsqu'en silence j'examine le bien que vous faites autour de vous, l'attention que vous avez de regarder les peines d'autrui comme les vôtres, et que je vois cependant que vous n'en êtes pas plus heureux, cela me fait saigner le cœur.

L'INCONNU, attendri. Je te remercie.

FRANTZ. Mon cher maître, ne prenez pas mal ce que je vais vous dire. Si votre mélancolie ne venait que d'une indisposition, j'ai entendu parler d'un fameux médecin qui traite avec succès la misanthropie.

L'INCONNU. Ce n'est point là le cas où je me trouve, mon bon ami.

FRANTZ. Ainsi, vous êtes donc réellement malheureux ? et avec cela si bon ! C'est une chose, en vérité, bien affligeante.

L'INCONNU. Je souffre, sans l'avoir mérité.

FRANTZ. Mon pauvre maître !

L'INCONNU. As-tu oublié ce que le vieillard nous disait ce matin ? « Il est encore une autre, une meilleure vie. » Espérons et sachons souffrir.

FRANTZ. Allons, espérons.

L'INCONNU. Frantz !

FRANTZ. Mon maître ?

L'INCONNU. Il faut partir d'ici.

FRANTZ. Où irons-nous ?

L'INCONNU. Dieu le sait.

FRANTZ. Je suis prêt à vous suivre.

L'INCONNU. Partout ?

FRANTZ. Jusqu'au tombeau.

L'INCONNU. Que le ciel t'entende ! Le repos n'est que là.

FRANTZ. Le repos est partout. Qu'importe la tempête au dehors, si l'âme est tranquille ? Et puis, ne sommes-nous pas aussi bien, et même mieux, ici, que dans tout autre coin du monde ?

L'INCONNU. Non ; voilà le château habité, maintenant. Ces êtres, qui ne savent pas jouir du plaisir de la solitude, me regarderaient comme un personnage ridicule. Je ne veux point me donner en spectacle.

FRANTZ. Permettez, mon cher maître ; vous voulez un peu trop voir les choses à votre manière. Peut-être cette compagnie n'est-elle pas pour longtemps au château ; peut-être est-ce un essaim de frelons échappés du grand monde ; ils ne viennent point cueillir ici les fleurs de la solitude ; c'est la mode qui les y amène ; l'automne et leur goût les ramèneront dans leur tourbillon.

L'INCONNU. Ta plaisanterie devient amère.

FRANTZ, riant. Il faut bien un peu de sel dans la conversation.

L'INCONNU. Tu me fais soupçonner que, lorsqu'il manque un objet à ta raillerie, tu l'exerces sur moi. Je ne te connaissais pas encore de ce côté-là.

FRANTZ. Fort bien : retombez dans votre défiance de tous les hommes ; mais, mon cher maître...

L'INCONNU. Ne vois-tu pas avancer dans la grande allée des plumes, des uniformes ? Je me sauve ; je ne reste plus ici.

FRANTZ. Soit. Faisons nos paquets.

L'INCONNU. Et le plus tôt vaut le mieux. Si je tardais, il faudrait me renfermer pour me dérober à ce voisinage importun ; et je ne m'étonnerais point qu'on fût assez indiscret pour pénétrer, malgré moi, jusque dans ma retraite. (S'en allant.) Frantz, je vais me mettre sous le verrou.

FRANTZ. Et moi, je fais sentinelle en dehors.

SCÈNE II.

FRANTZ, seul. Il a raison, mon maître, ils viennent de ce côté. C'est sûrement à nous qu'ils en veulent... Au reste, ils auront beau m'interroger, et j'aurai beau leur répondre, ils n'apprendront rien de moi, puisque je ne sais rien moi-même.

SCÈNE III.

FRANTZ, LA COMTESSE, LE MAJOR, qui lui donne le bras.

LA COMTESSE, au major. J'aperçois un étranger ; c'est probablement le domestique.

LE MAJOR. Mon ami, pourrait-on parler à votre maître ?

FRANTZ. Non.

LE MAJOR. On ne lui demande que quelques minutes.

FRANTZ. Il s'est renfermé.

LA COMTESSE. Dites-lui que c'est une dame qui lui demande cette grâce.

FRANTZ. Cela ne le déterminera point.

LA COMTESSE. Est-ce qu'il hait notre sexe ?

FRANTZ. Il hait la race humaine.

LA COMTESSE. Pourquoi donc ?

FRANTZ. Il peut avoir été trompé.

LA COMTESSE. Mais cela n'est pas galant.

FRANTZ. Mon maître n'est point galant ; mais, quand l'occasion se présente de sauver la vie à quelqu'un, il le fait, même en exposant la sienne.

LE MAJOR. Cela vaut beaucoup mieux qu'une froide galanterie. Ce n'est point aussi le motif d'une vaine politesse qui nous conduit ici. L'épouse et le beau-frère de celui dont il a sauvé les jours désirent lui témoigner leur reconnaissance.

FRANTZ. Il n'aime point cela.

LA COMTESSE. C'est un homme singulier !

FRANTZ. Qui n'a d'autre désir que de vivre dans le repos et dans la solitude.

LA COMTESSE. Quoi qu'il en soit, je désirerais le voir, savoir qui il est.

FRANTZ. Et moi aussi.

LA COMTESSE. Comment ! vous-même ne le connaissez pas ?

FRANTZ. Oh ! pardonnez-moi, madame, je le connais très-bien, c'est-à-dire ce qui est lui précisément, son cœur, son âme ; car... croyez-vous, madame, qu'on connaisse un homme quand on sait son nom ?

LA COMTESSE. Fort bien, mon ami, je vous écoute avec plaisir, et je serais charmée de vous connaître mieux. Qui êtes-vous donc ?

FRANTZ. Je suis... votre très-humble serviteur.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LA COMTESSE. C'est sans doute une manie de singularité qui réduit cet homme à s'enfermer dans cette cabane.

LE MAJOR. Et nous voyons ici que le domestique ne fait qu'imiter son maître.

LA COMTESSE. Allons, mon frère, allons rejoindre mon mari : il vient avec madame Miller par la prairie.

LE MAJOR. Deux mots auparavant, ma chère sœur. Nous avons été interrompus par l'accident arrivé à ton mari, et je n'ai pu apprendre de toi ce qu'il importe tant à mon cœur de savoir : dis-moi, qui est-elle cette dame Miller dont la vue et l'entretien m'ont également charmé? qui est-elle? parle, je t'en conjure.

LA COMTESSE. Ce qu'est madame Miller? Je te l'ai déjà dit, mon ami, je n'en sais rien. Cela t'étonne : c'est pourtant l'exacte vérité. Quand elle s'est présentée chez moi, elle m'a paru plongée dans la plus profonde tristesse. Je ne l'ai point pressée de m'en dire la cause, parce que le secret d'un malheureux est presque toujours son malheur même, et qu'il est du devoir d'une âme sensible d'en distraire celui qui souffre en éloignant de lui l'objet de sa douleur.

LE MAJOR. Mais comment l'as-tu reçue chez toi?

LA COMTESSE. Le voici. Il y a trois ans qu'ici, sur le soir, on m'annonça une jeune étrangère qui demandait avec instance la grâce de me parler en particulier : j'agréai la visite. Madame Miller parut avec ce maintien, cette modestie qui t'ont d'abord charmé; mais tous ses traits portaient alors l'empreinte visible des tourments secrets qui semblent s'être convertis depuis en une douce mélancolie. Elle se jeta à mes pieds, et me pria de sauver une infortunée prête à céder au désespoir. Touchée par ses pleurs et sa jeunesse, je la reçus chez moi, sans la presser de questions affligeantes; mais je m'attachai seulement à bien connaître son âme, et je vis qu'elle était digne de servir de temple à la vertu. Dès lors j'en fis, non ma femme de chambre, comme elle me l'avait demandé, mais mon amie. Un jour qu'elle m'accompagnait à la promenade, je surpris dans ses yeux le ravissement paisible où les beautés de la nature paraissaient plonger son âme. Je lui proposai de rester au château et d'en diriger l'économie intérieure. Elle prit ma main, la pressa contre ses lèvres avec une ardeur extraordinaire; son âme reconnaissante se peignit dans ses larmes muettes. Depuis ce moment, elle n'est pas sortie d'ici; elle y fait en secret beaucoup de bien, et elle est adorée de tous ceux qui l'approchent. Voilà, mon cher ami, tout ce que je sais, et tout ce qu'il m'est possible de t'apprendre.

LE MAJOR. C'est trop peu sans doute pour satisfaire entièrement ma curiosité; mais c'est assez pour me déterminer... Ma sœur, seconde-moi... aide-moi à la connaître; qu'elle tienne à une famille honnête, je l'épouse.

LA COMTESSE. Toi!

LE MAJOR. Moi.

LA COMTESSE. Mon frère!...

LE MAJOR. Ma sœur!... si je l'entends bien...

LA COMTESSE. Doucement, mon frère... ces maximes sur l'égalité des états ne me sont point étrangères; mais nous vivons en société, et il faut savoir lui sacrifier.

LE MAJOR. Prêche-moi tout à ton aise ce protocole de la vanité; voici ma réponse : Une passion aussi invincible qu'elle fut prompte me subjugue et m'entraîne. Je ne répugne point à m'ensevelir dans une honnête et paisible obscurité, pourvu que je trouve chez moi la paix et le bonheur.

LA COMTESSE. Tu sens bien, mon frère, que ce beau raisonnement n'est pas sans réplique. Tu dois quelque chose à ta famille, à tes amis...

LE MAJOR, l'interrompant. Je dois le bonheur à mes enfants, à moi-même; et, pour le faire, je n'ai pas besoin de titres, je consulterai mon cœur.

LA COMTESSE. Mais, dans ce moment, l'amour égare ta raison et ne lui permet pas de prévoir ce qui peut contrarier tes vues, peut-être même les détruire.

LE MAJOR. Eh quoi, ma sœur?

LA COMTESSE. Madame Miller agréera-t-elle ta recherche?

LE MAJOR. C'est en cela même, chère sœur, que j'ai besoin de ton secours. (Lui prenant la main.) Ma bonne Henriette, tu connais mon cœur; il dédaigna toujours une fade galanterie. L'amour, ou ce qui en usurpe le nom, ne fit jamais sur moi de bien vives impressions, et je n'ai bien connu que les douceurs de l'amitié; maintenant, j'aime au point de ne plus espérer de bonheur que dans cette union désirée : laisse donc là toutes tes réflexions, et sers-moi.

LA COMTESSE. Je te le promets, même en ne t'approuvant pas; mais je suis bien loin de t'assurer le succès de ma démarche. (Apercevant le comte et madame Miller.) Ah! peu s'en faut que nous n'ayons été surpris. Les voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE. Tudieu! madame, vous êtes une excellente piétonne! Je ne suis point en état de lutter contre vous à la course.

EULALIE. Cela dépend de l'habitude, monsieur, et cet exercice ne vous coûterait rien, si vous en aviez pris l'usage pendant cinq ou six semaines.

LE COMTE. Où est donc Bittermann, que je lui fasse mon compliment sur la solidité de son pont chinois; ma foi, je lui suis redevable d'une jolie culbute.

LA COMTESSE. Mais où donc étiez-vous? Nous allions vous chercher.

LE COMTE. Où nous étions? Ma foi, ma chère amie, quand on fait route avec madame Miller, on ne sait guère où l'on est.

EULALIE. J'ai conduit M. le comte sur une colline, du sommet de laquelle on a la vue de la prairie et du ruisseau qui la fertilise par cent détours.

LE COMTE. Oui, oui, la vue en est très-belle; et se trouver avec madame Miller, l'écouter décrire d'une manière poétique et même avec enthousiasme les beautés de la campagne, cela est encore plus agréable. Mais, ne m'en sachez pas mauvais gré, je n'y retournerais pas volontiers : je suis en vérité fatigué de ma course... et de mon saut périlleux.

LE MAJOR. Eh bien, retournons au château.

LE COMTE. Ma foi! je suis assez las pour faire halte, et assez altéré pour désirer me rafraîchir sans quitter la place. Que vous en semble, major? Si nous nous faisions apporter, sous la feuillée, un flacon de bière anglaise?

LA COMTESSE. Vous avez là une très-bonne idée; et, nous autres femmes, nous allons faire encore quelques tours de promenade, mais sans nous éloigner. (Elle fait à son frère un signe d'intelligence.)

LE COMTE. Eh! mais, nous voilà bien! nous n'avons personne pour envoyer au château : c'est que je n'aime pas à avoir toujours un grand fainéant derrière moi; je suis pourtant fâché de ne pas m'être fait suivre par quelqu'un. Eh! je crois apercevoir Peters qui secoue un poirier. Hé, Peters! Peters!

PETERS, sans être vu, criant de loin. Hé! qui m'appelle?

LE COMTE. Viens à nous, par ici. Tu mangeras le reste une autre fois.

PETERS, sans être vu, de loin. J'arrive.

LE COMTE, à Peters. Vite, vite!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS, accourant les mains pleines de poires. Me voilà.

LE COMTE. Cours au château, va chercher un flacon de bière anglaise, tu nous l'apporteras là-bas sous le berceau. (Il montre la coulisse à gauche des acteurs.)

PETERS. J'entends, j'entends bien. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MAJOR, EULALIE.

LE COMTE. Mesdames, quand il vous plaira nous rejoindre pour retourner au château, vous nous retrouverez là, toujours à vos ordres, et disposés à vous obéir. Allons, major!

LE MAJOR. Allons, comte, je vais vous tenir tête. (Le comte s'éloigne; le major le suit, en faisant des signes à sa sœur, qui les lui rend.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, EULALIE.

LA COMTESSE. Eh bien, ma chère madame Miller, comment trouvez-vous l'homme qui nous quitte?

EULALIE. Qui, madame?

LA COMTESSE. Mon frère.

EULALIE. Il me paraît mériter de l'être.

LA COMTESSE. Ceci est une politesse qui ne peut me surprendre de votre part.

EULALIE. Sans compliment, madame, je le regarde comme un très-honnête homme.

LA COMTESSE. Et même comme un homme de bonne mine... n'est-ce pas?

EULALIE, *avec une indifférence polie.* Mais oui.

LA COMTESSE, *contrefaisant Eulalie.* Mais oui! c'est comme qui dirait : mais non; je dois cependant vous dire qu'il vous regarde, lui comme une femme très-aimable. Vous ne dites rien à cela?

EULALIE. Que dirais-je? Une raillerie désobligeante ne peut sortir de votre bouche; ce n'est donc qu'un innocent badinage, et je suis si peu disposée à m'y prêter...

LA COMTESSE. Et tout aussi peu faite pour en être l'objet. Non, je vous ai parlé sérieusement. Eh bien?

EULALIE. Vous m'embarrassez, madame. Je n'affecterai point une ridicule et fausse modestie; il fut un temps où l'on pouvait trouver en moi les avantages de la figure : mais... de longs chagrins ont altéré mes traits. Ah! c'est la paix du cœur qui répand le charme le plus séduisant sur le visage d'une femme. Le regard qui subjugue un honnête homme ne doit être que l'expression d'une âme irréprochable.

LA COMTESSE, *avec une bonté affectueuse.* Que le ciel me conserve toujours un cœur aussi pur que celui qui se peint dans vos yeux!

EULALIE, *comme frappée d'un égarement subit.* Ah! que le ciel vous en préserve!

LA COMTESSE, *étonnée.* Comment?

EULALIE, *avec des larmes retenues.* Pardonnez, madame... je suis une infortunée... trois années de douleurs ne me donnent aucun droit à l'amitié d'une âme noble... mais elles m'en donnent à sa commisération... Épargnez-moi...

LA COMTESSE, *avec beaucoup d'amitié.* Demeurez, ma chère madame Miller, demeurez, il le faut; ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention. L'accusation que vous semblez porter contre vous-même ne m'épouvante point. Vous ressemblez un peu à ce bon philosophe qui voyait toujours l'enfer auprès de lui; mais cet enfer n'était que dans son imagination.

EULALIE. Ah!... je le porte partout avec moi dans le fond de mon cœur.

LA COMTESSE, *avec bonté.* L'amitié est toujours si consolante!... C'est pour la première fois que, depuis trois ans, je viens à vous demander votre confiance; je m'étais interdit, à votre égard, une indiscrète curiosité. Maintenant, un intérêt très-puissant m'anime; c'est avec toute la tendresse d'une sœur que je vous engage de vous ouvrir à moi... Mon frère vous aime.

EULALIE, *avec saisissement, et regardant fixement la comtesse.* Si c'est un badinage, il est poussé trop loin... Si vous dites vrai, rien n'est plus affligeant pour moi.

LA COMTESSE. Avant de chercher à pénétrer plus avant dans votre confidence, permettez-moi de vous tracer le caractère de mon frère : je vous donne ma parole que ce ne sera pas la main d'une sœur qui conduira le pinceau. Vous pourriez le soupçonner de légèreté, puisque, vous voyant aujourd'hui pour la première fois, il s'est aussi violemment épris; mais, ma chère, mon frère, quoique jeune encore, est un homme sérieux, et dont les principes sont éprouvés. Il voulait un cœur heureusement formé par la nature, et un esprit cultivé par l'éducation; ce double avantage l'a frappé en vous. Votre secrète bienfaisance dont il a été témoin... Je ménage cette rougeur aimable qui, dans ce moment, couvre vos traits. Enfin, mon frère aspire à votre main; son bonheur dépend de vous seule, et je suis sa caution. Jugez si je ne suis pas intéressée à vous demander votre confiance? Donnez-la-moi tout entière; vous ne risquez rien; déposez vos peines dans mon sein, je les partagerai, s'il le faut; je les adoucirai, si je le puis.

EULALIE. Ah! je la sens, le sacrifice le plus pénible qu'impose un vrai repentir, c'est de renoncer volontairement à l'estime d'une belle âme. (*A part.*) Je veux... je veux faire ce sacrifice... il commencera la juste expiation de mes fautes. (*A la comtesse, en hésitant.*) N'entendîtes-vous jamais parler?... Pardonnez... N'entendîtes-vous jamais?... Oh! qu'il est dur de détruire une illusion à laquelle seule je dois vos bontés!... mais il le faut. Eulalie! l'orgueil peut-il te convenir encore? Ne vous parla-t-on jamais d'une baronne de Meinau?...

LA COMTESSE. Qui vivait dans une cour voisine? Oui, j'en ai beaucoup entendu parler : c'est elle, je crois, qui a fait le malheur d'un bien honnête homme.

EULALIE, *avec exclamation.* O Dieu!... ah! oui, d'un bien honnête homme!

LA COMTESSE. Elle disparut avec un malheureux qui l'avait séduite.

EULALIE. Oui... ce fut elle... (*Hors d'elle-même, et dans un mouvement violent, elle se précipite aux pieds de la comtesse.*) Ne me repoussez pas... je ne veux qu'une place obscure où je puisse mourir.

LA COMTESSE, *reculant un peu.* Grand Dieu!... vous êtes?...

EULALIE. Je suis cette odieuse créature.

LA COMTESSE, *se détourne avec un mouvement involontaire d'horreur, et fait quelques pas en laissant Eulalie à ses pieds; la compassion la retient et la ramène.* Quoi! vous seriez?... Mais elle est accablée... le remords la déchire. Ah! loin de moi cette rigueur extrême qui fait repousser les malheureux! (*Elle la regarde avec attendrissement.*) Levez-vous, je vous prie; levez-vous, mon frère et mon mari ne sont pas éloignés; cette scène ne veut pas de témoins : j'approuve le silence dans lequel vous vous êtes enfermée... Levez-vous. (*Elle la relève.*)

EULALIE, *avec le cri d'une douleur étouffée.* Ah! ma conscience!... ma conscience!... rien ne peut apaiser ses cris vengeurs. (*Saisissant avec ardeur la main de la comtesse.*) Ne me repoussez pas.

LA COMTESSE, *avec douceur.* Non, je ne vous repousserai pas, non. Votre conduite pendant trois années, votre chagrin muet et profond, vos remords mêmes, n'effacent point votre faute; mais mon cœur ne vous refusera pas une place où, sans être distraite, vous puissiez pleurer la perte d'un époux... Ah! sans doute, la perte irréparable!...

EULALIE, *avec le désespoir de l'égarement.* Irréparable!

LA COMTESSE. Malheureuse femme!

EULALIE, *du même ton.* J'avais aussi des enfants...

LA COMTESSE. C'est assez... c'est assez.

EULALIE. Dieu sait s'ils vivent encore!

LA COMTESSE. Pauvre mère!

EULALIE. J'avais l'époux le plus aimable!

LA COMTESSE. Revenez à vous.

EULALIE. Dieu sait s'il vit ou s'il n'est plus!

LA COMTESSE, *à elle-même.* Quel égarement se peint dans ses regards!

EULALIE. Il est mort pour moi!

LA COMTESSE, *à elle-même.* Le remords l'accable.

EULALIE. J'avais un bon père...

LA COMTESSE, *avec force.* Au nom de Dieu, cessez...

EULALIE. Son horreur pour moi lui a coûté la vie.

LA COMTESSE, *à elle-même.* Ah! que la vertu outragée se venge cruellement!

EULALIE, *dont les larmes se font enfin passage, et couvrant son visage de ses mains.* Et moi... je vis encore!

LA COMTESSE. Ah! qui pourrait haïr celle qui se repent ainsi! (*La serrant dans ses bras.*) Non, vous ne fûtes peut-être point si criminelle... L'instant de votre égarement fut un songe... une ivresse... une illusion.

EULALIE. Non, non : vouloir diminuer l'horreur de mon crime, c'est me porter un nouveau coup de poignard. Ah! jamais ma conscience ne me tourmente plus cruellement que lorsque ma raison s'égare à me chercher des excuses : il n'en peut être, il n'en est point pour moi; le seul et triste repos de mon cœur est de me pénétrer de toute l'horreur que j'inspire, et que j'ai méritée.

LA COMTESSE. Ces expressions sont bien celles du vrai repentir!

EULALIE. Ah! si vous aviez connu mon époux!... Lorsque je le vis pour la première fois... il réunissait la noblesse des sentiments à la beauté des traits. J'avais à peine quinze ans...

LA COMTESSE. Votre union?

EULALIE. Suivit de près.

LA COMTESSE. Et votre fuite?

EULALIE. J'étois son épouse depuis deux ans.

LA COMTESSE. O ma chère, c'est à votre extrême jeunesse que doit s'imputer une erreur dont votre cœur est incapable.

EULALIE. Non, ma jeunesse ne me justifie point. (*Jetant un regard vers le ciel.*) O mon respectable père, ce serait t'accuser de ma faute! Non, tu avais gravé dans mon cœur les principes sacrés de l'honneur et de la vertu. Tes sages leçons m'avaient prémunie contre les dangers de la flatterie et de la séduction.

LA COMTESSE. Ah! l'inexpérience peut-elle s'en garantir? Non, non : trop souvent l'éducation la plus soignée fut impuissante contre les piéges d'un adroit corrupteur.

EULALIE, *avec explosion.* Et voilà ce qui est incompréhensible dans ma fatale aventure. L'auteur, le complice de ma funeste erreur ne pouvait, à aucun égard, soutenir la comparaison avec mon digne époux; mais, profondément versé dans l'art de la séduction, il savait me peindre, sous les plus odieuses couleurs, l'économie, la bienfaisance, la raison, toutes les vertus de cet homme respectable. Mais celui-ci ne se prêtait pas à mes caprices; il me refusait les équipages, les vaines parures, auxquelles nous attachons tant de prix. L'éloquence empoisonnée de mon corrupteur présenta ces objets de luxe à ma vanité, qu'il avait eu l'art d'exciter. J'abandonnai mes enfants, mon père... mon époux... pour

suivre... qui?... Ah! le ciel s'en est bien vengé, depuis qu'il m'a permis d'ouvrir les yeux sur mon affreuse conduite! Tous les tourments sont dans mon cœur. (Avec un sombre égarement, et montrant son cœur.) Je sens là, là... mais je ne m'en plains pas, ô mon Dieu! je les ai bien mérités!

LA COMTESSE. Mais, avec une âme comme la sienne, mon amie n'a pas dû voir prolonger son erreur?

EULALIE. Assez pour ne la pouvoir jamais expier. Ah! sans doute, mon ivresse fut bientôt dissipée. Dans l'amertume de mes regrets, j'invoquai le nom de l'homme honnête que j'avais outragé... mais en vain. Je cherchai à entendre les gémissements de mes pauvres enfants... mais en vain...

LA COMTESSE, l'interrompant. Laissons là ces souvenirs pénibles. Je devine la fin de votre triste aventure... Vous vous dérobâtes à votre séducteur?

EULALIE. Je ne pouvais plus supporter l'état horrible où j'étais tombée; je m'échappai. Je vins chercher un asile auprès de la vertu généreuse, qui me donna cette retraite où il me fut permis de pleurer, et qui ne me refusera pas un petit espace où je puisse mourir.

LA COMTESSE, avec sensibilité. C'est ici, c'est dans mon sein que désormais couleront vos larmes: puissé-je adoucir votre sort! puissé-je faire encore luire à vos yeux un rayon d'espérance!

EULALIE, avec le cri du désespoir. Ah! jamais, jamais!

LA COMTESSE. Et, depuis, n'avez-vous rien su de votre époux?

EULALIE. Rien. Il abandonna le séjour que j'avais rempli de ma honte, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

LA COMTESSE. Et vos enfants?

EULALIE. Il les emmena avec lui.

LA COMTESSE. Je veux prendre des informations, je veux... Paix! voici mon frère et mon mari. (A part.) O mon pauvre frère, quel chagrin pour toi! (A Eulalie.) Allons, ma chère Eulalie, contraignez-vous, et, s'il se peut, prenez une contenance plus tranquille.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE, LE MAJOR. Ils se placent entre les deux dames. Le major cherche avec inquiétude les regards de sa sœur, qui évite les siens.

LE COMTE. Eh bien, mesdames, ne reprenons-nous pas le chemin du château?

LA COMTESSE, encore émue de la scène précédente. Nous sommes prêtes à vous suivre.

LE COMTE. Comtesse, et l'étranger, l'aurons-nous à souper?

LA COMTESSE. Nous n'avons pu le voir ni lui parler.

LE COMTE. C'est un singulier personnage! Mais, n'importe, il faut absolument que je lui témoigne ma reconnaissance. Obligez-moi, cher major: remenons ces dames, et venez vous-même le presser de ne pas se refuser à mes instances. C'est pour ménager sa délicatesse que je ne vais pas lui présenter moi-même l'objet de ses soins généreux; mais, s'il vous refuse, ma foi, j'irai le forcer dans sa retraite.

LE MAJOR. J'accepte cette commission avec bien du plaisir, mon frère: le service qu'il vous a rendu est de ceux qui ne s'effacent jamais dans des cœurs sensibles à l'amitié. (Le comte donne la main à Eulalie, qui affecte une sorte de sérénité; le major donne son bras à sa sœur, qui n'ose le regarder. Par la position, la comtesse se trouve, en s'en allant, auprès d'Eulalie, et lui passe le bras autour du corps avec amitié.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANTZ, seul. Il entre avec un petit panier couvert, dans lequel est le repas qu'il se propose de faire sur la verdure. Ma foi, cette vie uniforme et paisible me plaît fort. Cela vaut mieux que les agitations de ma vie passée. Ici, l'appétit et le repos de l'âme assaisonnent un repas frugal que j'aime à prendre sous un ciel serein. (Comme il se dispose à ouvrir son panier, il aperçoit le major.) Eh bien, ne voilà-t-il pas qu'on vient encore me troubler!

SCÈNE II.

FRANTZ, LE MAJOR.

LE MAJOR. Mon ami, il faut que je parle à votre maître.

FRANTZ. C'est en quoi je ne puis vous servir.

LE MAJOR. Et pourquoi?

FRANTZ. Cela m'est défendu.

LE MAJOR, voulant lui donner de l'argent. Vous n'obligerez point un ingrat: annoncez-moi.

FRANTZ, refusant. Je n'ai nul besoin d'argent.

LE MAJOR, affectueusement. Cédez donc à mes prières; ayez, je vous prie, la complaisance de m'annoncer.

FRANTZ. Votre ton m'intéresse, monsieur, et je ne me refuserais pas à votre demande si je pouvais en attendre ce que vous désirez; mais j'essuierai des reproches, et je n'aurai qu'une réponse désobligeante à vous rapporter.

LE MAJOR. Qui sait? Dites à votre maître que je ne lui demande que le sacrifice de quelques minutes; que je ne songe point à l'importuner; que je suis un militaire aussi franc qu'il est généreux; dites-lui... tout ce que l'on peut dire pour le déterminer à me voir un instant: si votre maître est un homme du monde, il ne souffrira point qu'on l'attende en vain.

FRANTZ, après un petit silence. Allons, monsieur, je vais tenter de vous servir.

SCÈNE III.

LE MAJOR, seul. Eh! mais, s'il vient, s'il m'écoute, de quelle manière entamer l'entretien? Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré de misanthrope aussi décidé. Comment s'y prendre avec un homme à qui l'univers et lui-même sont devenus insupportables? Voyons... prenons un visage ouvert, amical, pas trop timide, pas trop assuré: en s'annonçant de la sorte, on ne peut au moins désobliger personne.

SCENE IV.

LE MAJOR, L'INCONNU, FRANTZ. Frantz montre de loin le major à l'inconnu, et se retire.

L'INCONNU, d'un air sombre et d'un ton sérieux. Qu'y a-t-il pour votre service?

LE MAJOR. Pardonnez, monsieur, si... (Le reconnaissant en un clin d'œil.) Que vois-je! est-ce toi, Meinau?

MEINAU. Horst! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) Mon ami!

LE MAJOR. Est-ce bien toi, mon bon ami?

MEINAU. C'est moi-même.

LE MAJOR, le considérant. Eh! bon Dieu! quels chagrins ont altéré tes traits?

MEINAU, du ton le plus sombre. La main du malheur s'est appesantie sur moi... (A lui-même.) Paix... paix. (A Horst.) Par quel événement te vois-je en ces lieux? que me veux-tu?

LE MAJOR. Rien de plus étonnant. J'étais ici à rêver à la manière d'aborder un sauvage inconnu, et voilà que je me trouve dans les bras de mon cher Meinau.

MEINAU. Ce n'est donc pas moi que tu cherchais? tu ne savais donc pas que j'habitais cette cabane solitaire?

LE MAJOR. Non, mon ami. Tu as sauvé ce matin la vie à mon beau-frère. Une famille reconnaissante souhaitait te voir au milieu d'elle; tu t'es refusé à voir ma sœur qui venait tantôt te prier de t'y rendre, et, pour tenter un dernier moyen, on m'a chargé de venir te faire encore une invitation. Voilà l'incident dont le sort s'est servi pour me rendre un ami que je regrettais depuis si longtemps, et dont mon cœur avait aujourd'hui le plus grand besoin.

MEINAU. Oui, je suis ton ami, ton véritable ami; tu es un brave homme, un homme rare; mon cœur est pour toi ce que tu l'as connu... Hurst, cette assurance t'est-elle agréable et chère?... Prouve-le-moi en m'abandonnant et ne revenant plus ici.

LE MAJOR. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends est une énigme pour moi. C'est toi, Meinau; ta figure, gravée dans mon cœur, frappe mes regards; mais ce ne sont plus là ces traits qui, pendant notre séjour en France, caractérisaient l'homme le plus aimable, et lui faisaient des amis avant même que son entretien vînt achever l'impression que sa vue ne manquait jamais de produire.

MEINAU. Tu oublies que tu parles d'un temps déjà bien éloigné de nous.

LE MAJOR. Eh! mon ami, quel langage! Tu n'as pas trente-

cinq ans... Mais pourquoi évites-tu mes regards? ceux de l'amitié peuvent-ils te blesser? Crains-tu que tes yeux ne soient aux miens le miroir de ton âme? Et qu'est devenu cet œil de feu qui lisait autrefois dans tous les cœurs?

MEINAU, avec le rire le plus amer. Ah! oui, oui, je fus habile, moi, à lire dans les cœurs!

LE MAJOR. Ah! ciel! ce sourire funeste vient d'ajouter encore à l'agitation de tes traits. Ami, que t'est-il donc arrivé?

MEINAU, avec une fausse légèreté. Les événements les plus ordinaires... le cours du monde... des aventures... communes... Horst, si tu ne veux pas exciter ma haine, épargne-moi tes questions; et, si tu veux conserver mon amitié, abandonne-moi pour jamais.

LE MAJOR. Quels discours et quel spectacle! Je t'en conjure, Meinau, réveille en toi les idées assoupies de nos plaisirs passés; que ton cœur se ranime et t'avertisse de la présence d'un ami. Retrace-toi ces jours fortunés que nous avons passés ensemble, ces heures paisibles où, dans nos promenades solitaires, le spectacle de la nature embellie pénétrait nos âmes et les disposait aux douces impressions de la bienveillance et de l'intimité. C'est dans ces moments heureux que se forma le lien qui nous unit pour la vie : ne t'en souviendrait-il plus?

MEINAU, avec une sombre sensibilité. Je m'en souviens.

LE MAJOR. Suis-je devenu indigne de ta confiance? N'étions-nous que des amis du jour, qu'unissent, pour un moment, le plaisir, le hasard ou le caprice? N'avons-nous pas bravé la mort ensemble?... Charles, il en coûte à mon cœur de te rappeler tous mes droits sur le tien. Reconnais-tu cette cicatrice? (Il se découvre l'avant-bras.)

MEINAU, l'embrassant. O mon frère! ce fut le coup qui devait faire sauter ma tête. Je ne l'ai point oublié... Tu ne savais pas quel fatal présent tu faisais à ton ami!

LE MAJOR. Parle, je t'en conjure!

MEINAU. Tu ne peux rien pour moi.

LE MAJOR. Je puis m'affliger avec toi.

MEINAU. C'est ce que je ne veux point. Je n'ai, moi-même, plus de larmes à répandre.

LE MAJOR. Tu as à déposer tes secrets dans mon cœur, et le tien sera soulagé.

MEINAU, du ton le plus sombre. Le mien n'est plus qu'un tombeau déjà fermé : laisse, ami, s'y consumer ce qu'il renferme : pourquoi le rouvrir au jour?

LE MAJOR. Pour te rendre une existence nouvelle que tu devras à l'amitié. Sous quel extérieur te retrouvé-je? Rougis de toi-même... Un homme qui fut doué de tant de raison, se laisser abattre et fouler de la sorte par un sort capricieux! Non, ce n'est point là Meinau, mon frère d'armes, mon mentor, mon ami! La noblesse, la fierté de son caractère, devaient l'élever au-dessus de l'injustice des hommes et des coups du destin.

MEINAU, après un silence. Écoute-moi. Qu'un monde qui m'est à jamais étranger pense de moi ce qu'il voudra, rien ne m'est plus indifférent; mais, je le sens, tu ne dois pas quitter l'ombre de ton ami sans connaître ce qui rompit tous les liens qui l'attachaient à la vie. Frère, je me séparai de toi en me retirant du service de France; depuis ce moment, le bonheur m'échappa sans retour. Rappelé dans mon pays, je me livrai au séduisant espoir d'être utile à ma patrie. Des abus étaient sentis, des réformes étaient désirées; je m'en occupai, je fis des mécontents, et j'acquis la certitude affreuse qu'on peut exciter la haine sans la mériter. Frappé de cette insupportable idée, je me tus, je ne blâmai plus rien... Prudence tardive! Les hommes ne pardonnent pas qu'on ait voulu paraître plus sage qu'eux. Je me repliai sur moi-même : je vécus solitaire. L'on m'avait fait lieutenant-colonel, parce qu'on voulait s'assurer que je jouirais de ma fortune au sein de ma patrie. Je remplis mes devoirs militaires avec exactitude, avec zèle, mais sans prétention, sans dessein de me faire remarquer. Mon colonel mourut : il se trouvait plusieurs officiers de mon grade qui avaient plus de service que moi : je m'attendais à voir l'un d'eux à sa place vacante, et j'en eusse été satisfait; mais la favorite... d'un homme en place avait un jeune parent, fat, étourdi, présomptueux, et qui, depuis six mois, avait endossé l'uniforme : on le mit à la tête du régiment. Tu conçois que je demandai et que j'obtins ma retraite. Il courut quelques plaisanteries amères sur un choix généralement blâmé; on me les imputa. Je fus arrêté; je dédaignai de me justifier, je demeurai six mois en prison. Redevenu libre, je réalisai mes biens, et je quittai le pays. Armé de la connaissance des hommes (je me l'imaginais), il me parut facile de braver, en les fréquentant, le danger de leur commerce. Cassel fut le séjour que je choisis. Tout m'y riait : mon nom, mon caractère, ma fortune, m'y firent des amis... Des amis!... Enfin, j'y trouvai une femme... une femme, l'innocence même... le modèle heureux des qualités naturelles et des talents acquis. Elle atteignait à peine à sa quinzième année... Combien je l'aimai! que je fus heureux par elle! Elle me rendit père d'un fils et d'une fille : la nature les doua l'un et l'autre de la beauté de leur mère. Oui, je connus alors le vrai bonheur. Ah! (Il essuie une larme.) Encore une larme! je ne me flattais plus d'en répandre... Achevons. Un de ceux que m'attachait le titre d'ami, et que je regardais comme un homme d'honneur, me trompa, m'enleva la moitié de ma fortune. Je dévorai ma peine : je me renfermai. Le contentement du cœur a besoin de peu de jouissances extérieures; je retranchai de ma table et de mes équipages un luxe inutile; je bornai ma société; j'y conservai un jeune homme dont les procédés, le langage et la conduite paraissaient justifier mon estime, que j'avais, en secret, soutenu de mon argent, que j'avais élevé aux emplois par mon crédit... Il séduisit ma femme et disparut avec elle... Tu sais tout. En est-ce assez pour motiver ma misanthropie? ou ne te parais-je qu'un visionnaire? Ah! l'âme de Meinau pouvait supporter les injustices, braver les fers et la mort... Mais que sont les fers et la mort auprès de l'infidélité d'une épouse adorée?

LE MAJOR. Elle était indigne de toi, Meinau. Répandre des pleurs pour une femme infidèle, c'est un délire inexcusable.

MEINAU. Donne aux affections que j'éprouve le nom que tu voudras, le cœur ne se rend pas au langage de la froide raison... Ah!... je l'aime encore...

LE MAJOR. Où est-elle?

MEINAU. Je ne le sais, ni ne veux le savoir.

LE MAJOR. Et tes enfants?

MEINAU. Je fais soigner leur première éducation dans un bourg voisin de cette solitude; je les ai confiés à une veuve d'un état commun, en qui j'ai cru voir de l'honnêteté... et peu de lumières.

LE MAJOR, avec un léger sourire. Encore un trait de misanthropie! Mais pourquoi n'as-tu pas gardé tes enfants auprès de toi? ils eussent adouci quelques instants de ta douloureuse existence.

MEINAU. Leur présence, en m'offrant les traits de leur mère, n'eût servi qu'à me retracer le souvenir pénible d'un bonheur évanoui. Je me prive de leur vue depuis trois ans. (Avec toute l'amertume de la misanthropie.) Je ne puis souffrir personne autour de moi, ni l'enfant, ni le vieillard; et si l'habitude ne m'eût rendu comme indispensable le service d'un domestique, je n'aurais pas le mien... quoique je reconnaisse qu'entre les méchants il n'est pas le plus pervers.

LE MAJOR, après un silence et avec un regard douloureux sur son ami. Je le sens, de vaines consolations ne sont point à l'usage d'un cœur aussi profondément ulcéré; mais tu ne repousseras point celles de l'amitié : viens avec moi, ma famille t'attend avec impatience.

MEINAU. Moi, me retrouver dans le commerce des hommes! Horst, ne me suis-je pas assez clairement expliqué?

LE MAJOR. J'en conviens; mais, sans abjurer tout sentiment de délicatesse, tu ne peux te refuser à l'invitation de mon beau-frère.

MEINAU. Ami, il est aussi des choses qu'il est plus aisé de prescrire que de s'y résoudre. Si tu savais combien je souffre d'avance de voir un être s'approcher de moi sans que je puisse lui échapper! Oh! laisse-moi, laisse-moi dans mon triste repos!

LE MAJOR. Plus tard... demain même, fais ce qu'il te plaira; mais, accorde-moi cette journée.

MEINAU, sans dureté, mais d'un ton ferme. Non, non.

LE MAJOR. Je t'en conjure, Charles, ne refuse pas cette grâce à ton sincère, à ton unique ami. C'est la seule... la dernière, si tu le veux, que sollicitera ma vive et constante amitié.

MEINAU, après un instant de réflexion. Écoute, pardonne-moi une répugnance invincible à me rendre à ce château pour m'y donner en spectacle. Je ne puis cependant refuser de me trouver avec ta famille; mais que ce soit une rencontre... un moment. Ramène-les vers ce pavillon, dont on m'a permis la jouissance, mais où j'entre peu. Qu'ils viennent s'y reposer. Je t'attends : quand tu les y auras réunis, tu me présenteras.

LE MAJOR. Tu devrais plus de complaisance à ton ami; mais je me flatte que l'accueil que tu recevras obtiendra que tu nous accompagnes.

MEINAU. Garde-toi d'y compter. Je ne me prête à cette entrevue que sous une condition.

LE MAJOR. Laquelle?

MEINAU. Que demain tu me laisseras, sans obstacle, m'éloigner de ces lieux.

LE MAJOR. Quelle obstination cruelle!

MEINAU. Engage-moi ta parole, ou je reprends ma promesse.

LE MAJOR. Il le faut bien; mais...

MEINAU. Je vais t'attendre... Préviens la famille que je ne songe point à parer mon extérieur.

LE MAJOR. Eh! qu'importe? C'est toi que mon frère veut embrasser... Paré de ta noble bienfaisance, laisse-toi serrer dans nos bras; ne repousse plus les expressions de la reconnaissance et les tendres soins de l'amitié. Embrassons-nous... (S'arrachant de ses bras.) Non, ce n'est point pour te perdre encore que je t'aurai retrouvé! (Il sort.)

SCÈNE V.

MEINAU, seul. Il fait sur la scène quelques tours en silence; il paraît absorbé : tout à coup il s'arrête et appelle. Frantz! (Il se promène encore.)

SCÈNE VI.

MEINAU, FRANTZ.

FRANTZ, arrivant. Monsieur?

MEINAU. Demain nous partons.

FRANTZ. A la bonne heure.

MEINAU. Peut-être pour un pays éloigné.

FRANTZ. J'y consens.

MEINAU. Peut-être pour une autre partie de l'univers.

FRANTZ. Je suis prêt à vous suivre.

MEINAU. Paisibles habitants de l'océan Pacifique, je veux me retirer chez vous. Le vol est, dit-on, votre unique faiblesse; eh! que m'importe? Vous ne me dépouillerez que d'un vain reste de richesses; mon bien le plus précieux, le repos de ma vie, on me l'a pris en Europe. Oui, je veux m'ensevelir dans quelque séjour ignoré : quel qu'il soit, je serai bien partout où je ne trouverai pas les hommes et les mœurs des pays que l'on appelle civilisés... Entends-tu, Frantz? Demain dès l'aurore...

FRANTZ. J'entends.

MEINAU, par réflexion. Mais... Frantz, il faut auparavant t'acquitter d'une commission aussi importante que délicate. Descends au village, prends-y une voiture, et fais-toi conduire au bourg voisin, et chez la personne que cette adresse t'indique. (Il tire une adresse de son portefeuille et la lui donne.) Tu peux être de retour avant le coucher du soleil. Je vais te donner un billet pour t'autoriser à retirer deux enfants : ce sont les miens.

FRANTZ. Vos enfants, mon maître?

MEINAU. Tu les recevras des mains de leur gardienne, et tu me les amèneras.

FRANTZ, étonné. Vous avez des enfants?

MEINAU. Oui : qui peut donc t'étonner?

FRANTZ. Mais que, depuis trois ans que je suis à votre service, il ne vous soit pas échappé un mot à ce sujet!... Ainsi vous avez donc été marié?

MEINAU, l'interrompant. Ne me tourmente pas de questions inutiles; dispose-toi à partir.

FRANTZ. Il ne me faut qu'un instant.

MEINAU. Je te suis; je vais écrire.

SCÈNE VII.

MEINAU, seul. Oui, je veux m'accoutumer à les voir. Ces êtres innocents ne doivent pas être abandonnés au hasard d'une éducation dangereuse. Ah! que plutôt, ignorés auprès de leur malheureux père, un arc et des flèches soient leur amusement, et l'art de les manier toute leur science! Qu'ils n'apprennent, qu'ils ne sachent rien, ils n'en seront que moins malheureux... Je ne me trompe pas, on s'avance par la grande avenue... Allons... je vais expédier Frantz, et je reviens, pour la dernière fois, obéir à ce qu'ils ont nommé la bienséance, et me rendre aux vœux de l'amitié. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LE MAJOR, vivement. Ma sœur, parle-moi donc, je t'en conjure. Tu as eu un entretien avec madame Miller?

LA COMTESSE. Oui.

LE MAJOR. Eh bien?

LA COMTESSE. Je n'ai absolument rien à te dire qui puisse te flatter de la moindre espérance.

LE MAJOR. Est-elle mariée?

LA COMTESSE. N'exige rien de moi.

LE MAJOR. Ma personne et mes recherches lui seraient-elles désagréables?

LA COMTESSE. Permets, mon frère, que je te reste redevable d'une réponse qui pourrait t'affliger.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE. Malepeste! je fais aujourd'hui mes exercices! mais la compagnie de madame Miller ne permet guère de songer à la fatigue. Eh bien, beau-frère, eh bien, notre inconnu? Sa bizarrerie n'ôte rien au mérite de sa bienfaisance. Je me rends ici volontiers pour l'y recevoir; mais il ne convient pas qu'il nous tienne rigueur; il faut qu'il soit des nôtres : à la campagne, on ne peut avoir trop de société.

LE MAJOR. Je doute que celui-ci étende le cercle de la nôtre : il paraît disposé à s'éloigner demain.

LE COMTE. C'est ce qu'il ne faut pas souffrir.

LE MAJOR. Je vais vous le présenter; mais, croyez-moi, comte, ne heurtez pas ce caractère singulier par des instances importunes. Si quelque chose peut le séduire, c'est la franchise de votre accueil. (Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, EULALIE.

LE COMTE. Oh! çà, comtesse, il s'agit ici de nous seconder. Déployez toute votre adresse pour convertir un sauvage tel que celui qu'on nous annonce; c'est une cure digne de vous.

LA COMTESSE, gaiement. Vraiment, d'après tout ce que j'entends dire de lui, cette conquête en vaudrait bien la peine; mais qui oserait se flatter d'opérer, en un instant, ce dont les charmes de madame Miller n'ont pu venir à bout en quatre mois?

EULALIE. Mais, madame, l'étranger ne m'a donné aucune occasion d'essayer sur lui le pouvoir de ce que vous voulez bien appeler mes charmes; car nous ne nous sommes pas entrevus une seule fois.

LE COMTE. Oh! vous êtes l'un et l'autre d'une singularité!... Mais le voici, sans doute, avec le major.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MAJOR, MEINAU.

LE COMTE, allant au-devant de Meinau. Soyez le bienvenu, brave et généreux étranger... (Meinau s'avance, s'incline vis-à-vis les dames; Eulalie le regarde, pousse un cri et tombe sans connaissance dans les bras de la comtesse; Meinau jette un regard sur elle; il pousse un cri sourd : la surprise et l'effroi se peignent dans son maintien; il s'enfuit brusquement. Pendant que le major, étourdi de l'événement, aide la comtesse à porter Eulalie dans le pavillon, le comte, stupéfait, regarde sortir Meinau; et, ramenant ses regards sur l'autre groupe, il reste muet d'étonnement, et rentre après eux dans le pavillon.)

ACTE CINQUIÈME

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE MAJOR.

(Ils sortent du pavillon.)

LE COMTE. Major, te demander ce que c'est que tout ceci ne me mènerait probablement à rien; ou tu ne le sais pas, et tu ne pourrais me l'apprendre; ou tu le sais, et ce secret n'étant pas le tien, tu ne pourrais me satisfaire.

LE MAJOR, de l'air d'un homme qui ne peut pas en dire davantage. Cher frère, vous avez tout dit.

LE COMTE. Je m'en doutais : au reste, la belle évanouie paraît revenir à elle. Son premier soin a été de demander à écrire; ma présence, la tienne semblaient l'importuner : nous sommes sortis; mais, aux signes d'intelligence que j'ai surpris entre la comtesse et toi, vous en savez plus que vous ne voulez ou ne pouvez m'en dire.

LE MAJOR. Ne nous enviez pas, mon frère, ce triste avantage.

LE COMTE. Je me retire, persuadé que je vous suis au moins inutile. Je retourne au château; je vous y attends. Je te laisse, major, cette aventure à terminer : fais tout pour nous amener, pour nous conserver ce singulier personnage; il m'inspire le plus vif intérêt. Il est impossible de s'y méprendre, cette madame Miller ne lui est ni inconnue ni étrangère... elle pourra nous aider à le retenir. Peut-être aussi, par cet événement, sommes-nous menacés de la perdre... et il pourrait y avoir à cela plus de bien que de mal : cette femme étonnante finirait, je crois, par devenir dangereuse, et pour moi qui ai une femme, et pour toi, beau-frère, qui n'en as point : tu m'entends. Adieu.

SCÈNE II.

LE MAJOR, seul. Il reste un moment absorbé dans une profonde rêverie. Trompeuse espérance! vaine image du bonheur! je te tendais les bras, et tu t'es dissipée comme un nuage! Le mystère est découvert... J'adorais la femme de mon ami... Eh bien, il ne me sera peut-être pas impossible de réunir deux âmes qui furent dignes l'une de l'autre, et dont l'une n'a cessé de l'être que par une fatalité du destin... Ah! si je rends à mon ami la félicité qui m'échappe, je n'aurai rien perdu.

SCÈNE III.

LE MAJOR, LA COMTESSE, EULALIE.

LA COMTESSE. Vous nous avez quittés, mon frère; où est mon époux?

LE MAJOR. Il respecte un mystère dont il est frappé; il s'est retiré pour nous attendre.

EULALIE. Ah! madame, puis-je me pardonner tout le trouble que je vous cause?

LE MAJOR, à Eulalie. Les moments sont précieux, madame; il veut demain s'éloigner de nous; cherchons les moyens de vous rendre au meilleur des hommes, au plus estimable des époux.

EULALIE, troublée. Qu'avez-vous dit?... Vous me connaissez, monsieur?

LE MAJOR. Meinau, madame, est mon ami dès mes plus jeunes ans; nous avons ensemble couru la carrière de l'honneur. Depuis sept ans, j'en étais séparé; l'ignorance où je me trouvais de son sort était une des peines de ma vie : le hasard nous a réunis. (Avec le ménagement de la délicatesse, pour ne pas la faire rougir de ce qu'il sait son secret.) Son cœur s'est épanché dans le mien.

EULALIE, les yeux baissés. J'éprouve donc ce que c'est que de ne pouvoir supporter le regard d'un honnête homme! Ah! madame, daignez me cacher à moi-même! (La comtesse la reçoit sur son sein.)

LE MAJOR. Si les remords les plus vrais, si une suite de jours sans tache ne donnent pas des droits à la clémence des hommes, que pourrions-nous donc espérer de la clémence du ciel? Femme infortunée, votre vertu fut un instant assoupie, le vice tira parti contre elle de ce moment fatal; mais, par un prompt réveil, la vertu reprit et affermit à jamais son empire dans votre âme. Ah! vous avez assez expié votre erreur. Je connais mon ami : à la noble fermeté de son sexe il unit la délicatesse du vôtre. Je cours à lui, je me fais votre défenseur, et je vais mettre à cette entreprise tout le feu de l'amitié. Trop heureux encore si je m'assure le souvenir d'un moment qui fera la consolation du reste de ma vie! Espérez tout. J'y vole. (Il veut sortir.)

EULALIE, l'arrêtant. Que voulez-vous faire, monsieur? L'honneur de mon époux m'est sacré; cet époux m'est cher plus que je ne puis l'exprimer; mais, fût-il assez généreux pour me pardonner... jamais, jamais je ne redeviendrai l'épouse de votre ami.

LE MAJOR, avec étonnement. Parlez-vous sérieusement, madame?

EULALIE. Je ne suis point un être faible qui veut échapper au châtiment qu'il mérite. Que serait donc mon repentir, si j'en voulais retirer quelque autre avantage que celui de rendre moins déchirants les cris de ma conscience?

LE MAJOR. Mais si votre époux lui-même...

EULALIE. Il ne le fera point, il ne le peut pas.

LE MAJOR. Mais il vous aime encore.

EULALIE. Il ne doit plus m'aimer; il doit défendre son cœur d'une faiblesse qui le déshonore.

LE MAJOR. Femme inconcevable! vous n'avez donc rien à permettre au zèle qui m'anime?

EULALIE. Pardonnez-moi, monsieur le major, j'ai deux prières à vous faire, et dont l'accomplissement est pour moi d'une extrême importance. Souvent, lorsque, dans l'accablement affreux où me plongeaient mes chagrins et le souvenir de leur cause, je désespérais de toute consolation, il me semblait que je pourrais du moins éprouver un peu plus de tranquillité, si le sort favorisait le vœu que j'osais former de voir une seule fois encore mon époux, de faire à ses pieds l'aveu de mes torts... et de m'en séparer ensuite à jamais. C'est là la première de mes supplications : un entretien de quelques minutes, s'il peut supporter ma vue sans répugnance. Mais qu'il ne présume pas que je veuille tenter le moindre effort pour obtenir mon pardon; qu'il soit convaincu que je ne veux pas rétablir mon honneur aux dépens du sien. (Avec attendrissement.) Le second de mes vœux est d'avoir des nouvelles de mes enfants.

LE MAJOR, avec chaleur. Si l'amitié, si l'humanité n'ont pas perdu leurs droits sur le cœur de Meinau, il n'hésitera pas à consentir à vos demandes. Quittez l'une et l'autre, pour quelques instants, les environs de sa demeure, afin qu'il n'ait aucun prétexte pour se refuser à me voir; mais ne vous éloignez pas. Je cours vous servir.

LA COMTESSE, lui tendant la main avec l'expression de l'amitié. Ah! mon frère, vous m'êtes plus cher que jamais! (Eulalie jette sur le major un regard qui exprime sa reconnaissance; ensuite elle se précipite avec ardeur sur la main de la comtesse, qui la prend affectueusement dans ses bras, et sort avec elle par la coulisse en deçà du pavillon.)

SCÈNE IV.

LE MAJOR, seul. Il n'est point sous le ciel un coupable semblable! ils ne doivent point être séparés; il doit lui pardonner... Lui pardonner!... lui pardonner!... Eh! que répondre à mon ami lorsqu'il m'opposera ce point d'honneur qui n'est pas toujours une chimère? Quand il me demandera si je veux le rendre le jouet des sociétés, que lui dire sans mentir à ma conscience? Mais une femme comme Eulalie ne fait-elle pas une exception?... mais une femme sans expérience, entraînée dans les piéges d'un séducteur, et dont le repentir a été si long, si vrai, si sévère! Ah! le monde ne reçoit point cette excuse... Le monde!... Eh bien, mon ami doit le fuir, s'y dérober à jamais : Eulalie ne saura-t-elle pas l'en dédommager? Elle règne encore dans son cœur, et c'est sur cette assurance que je fonde l'espoir du succès de mon entreprise.

SCENE V.

LE MAJOR, FRANTZ, EUGÈNE, AMÉLIE.

(Ils entrent par la coulisse au delà du pavillon.)

EUGENE. Je suis un peu las.

AMELIE. Et moi aussi.

EUGENE. Avons-nous encore loin d'ici à la maison?

FRANTZ. Nous y sommes dans l'instant.

LE MAJOR, rapidement, comme dans toute la scène. Un moment... Arrête. Quels sont ces enfants?

FRANTZ. Ce sont ceux de mon maître.

AMÉLIE, montrant le major. Est-ce le papa?

LE MAJOR, à part. Quel trait de lumière! (A Frantz.) Un mot, l'ami. Tu aimes ton maître, je le sais : il est survenu des choses étranges.

FRANTZ. Et quoi donc?

LE MAJOR. Ton maître a retrouvé son épouse.

FRANTZ. Tout de bon? J'en suis ravi.

LE MAJOR. C'est madame Miller.

FRANTZ. Elle? sa femme?

LE MAJOR. Mais il veut s'en séparer.

FRANTZ. Se peut-il?

LE MAJOR. Ce qu'il faut empêcher.

FRANTZ. Oui, sans doute.

LE MAJOR. L'aspect imprévu de ces enfants peut nous y servir.

FRANTZ. Comment cela?

LE MAJOR. Conduis-les dans ce pavillon; tiens-les-y cachés; avant qu'il soit un quart d'heure, je t'en dirai davantage.

FRANTZ. Mais...

LE MAJOR. Point de questions, je te prie, les moments sont précieux. (Il les conduit très-vite dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

LE MAJOR, seul. A merveille. Je me promets beaucoup de cet artifice excusable. Oui, l'innocent sourire des enfants trouvera le chemin de son cœur, si le doux regard de la mère ne peut y pénétrer.

SCÈNE VII.

LE MAJOR, MEINAU.

(Meinau, en entrant, promène un regard de défiance sur les environs de sa demeure. Le major va à lui, et l'amène sur la scène, en le serrant dans ses bras.)

LE MAJOR. Eh bien, mon cher ami, te voilà moins malheureux.

MEINAU, du ton le plus sombre. Comment?

LE MAJOR. Tu l'as retrouvée.

MEINAU. Montre de loin à celui qui a tout perdu le trésor qu'un jour il posséda, et dis-lui qu'il est heureux.

LE MAJOR. Pourquoi non, s'il dépend de lui de le posséder encore, et de se rendre aussi riche qu'auparavant?

MEINAU. Je t'entends. Tu es un envoyé de ma femme. Il n'en sera rien.

LE MAJOR. Apprends à la mieux connaître. Oui, je suis envoyé par elle; mais ce n'est point avec le pouvoir de travailler à vous réunir. C'est elle qui, t'aimant avec ardeur, ne pouvant être heureuse sans toi, c'est elle qui se refuse à l'idée même de son pardon, parce que (ce sont ses propres expressions) ton honneur ne peut s'accorder avec une telle faiblesse.

MEINAU, avec amertume. Bagatelles!... Se flatterait-on de me surprendre?

LE MAJOR. Charles, pense-y bien, Eulalie est une excellente femme.

MEINAU, avec impatience. Abrége, et sois vrai. Pourquoi es-tu ici?

LE MAJOR. Pour plus d'une raison. D'abord, en mon nom, comme ton ami, ton frère d'armes, pour te conjurer de ne pas rejeter Eulalie, car (j'en jure par le ciel) tu ne trouveras jamais son égale.

MEINAU. Épargne-toi une peine inutile.

LE MAJOR. Conviens-en : elle t'est chère encore.

MEINAU. Trop chère, hélas!

LE MAJOR. De vrais, de longs remords ont expié sa faute. Qui t'empêche de redevenir aussi heureux que tu le fus autrefois?

MEINAU. Toute femme qui fut capable de manquer à l'honneur l'est aussi d'y manquer une seconde fois.

LE MAJOR. Non pas Eulalie. Et si l'extrême jeunesse, époque de son fatal égarement, n'en est qu'une excuse insuffisante, songe, du moins, qu'il est effacé par trois années d'une conduite si irréprochable que la calomnie la plus hardie ne saurait y trouver la moindre tache.

MEINAU. Et quand je croirais tout cela (car je ne puis te cacher que j'aime à le croire), elle ne peut plus m'appartenir. Ai-je besoin de te rappeler l'impérieux préjugé qui élève à jamais une barrière entre elle et moi?

LE MAJOR. Que t'importe l'opinion des hommes? Celui qui, comme toi, a su, pendant trois années, se suffire à lui-même, peut, sans regret, se vouer à la solitude, dans la société de la plus tendre amie.

MEINAU. J'entends; vous conjurez tous avec mon cœur contre ma raison; mais c'est en vain... Je t'en prie, ami, n'ajoute pas un mot, ou je me retire.

LE MAJOR. C'est assez. J'ai rempli les devoirs de l'amitié. Il me reste à m'acquitter du soin dont m'a chargé ton épouse. Elle te demande un dernier entretien; elle veut prendre congé de toi. Pourrais-tu lui refuser cette consolation?

MEINAU. Je vous entends encore. Elle se flatte de l'idée que ma fermeté peut céder à sa vue, à ses larmes : elle se trompe. Elle peut venir.

LE MAJOR. Et te faire sentir combien tu as méconnu son caractère. Je vais la chercher.

MEINAU, lui présentant un parchemin roulé et un écrin. Un mot, ami; remets-lui ces objets, ils lui appartiennent. Je voulais les lui faire tenir.

LE MAJOR. C'est ce dont tu peux t'acquitter toi-même. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MEINAU, seul. Eh bien, Meinau, le dernier moment heureux de ta vie approche... Tu la verras... celle à qui ton âme entière est attachée! Ah! que ne m'est-il permis de voler au-devant d'elle! de la serrer contre ce cœur palpitant! Que dis-je? Est-ce là le langage d'un époux outragé? Ah! je ne le sens que trop, cette espèce d'honneur, ce fantôme de l'imagination n'est que dans notre tête... il n'est point dans le cœur... Il n'importe : c'en est fait, mon sort est arrêté. Je lui parlerai... sans aigreur comme sans faiblesse; aucun reproche ne sortira de ma bouche... Son repentir est sincère... je veux que du moins son sort devienne supportable... qu'elle ne soit point condamnée à servir pour assurer son existence. Je veux qu'elle soit indépendante, et que même sa fortune lui permette de satisfaire son penchant à la bienfaisance. Elle vient... Orgueil, honneur offensé, réveillez-vous, et protégez-moi!

SCÈNE IX.

MEINAU, EULALIE, LA COMTESSE, LE MAJOR.

EULALIE, s'avançant avec lenteur, et d'un pas tremblant; à la comtesse, qui veut la soutenir. Ah! madame! ah! généreuse comtesse, laissez-moi. J'eus assez de forces pour me rendre coupable, le ciel m'en prêtera pour exprimer mon repentir. (La comtesse et le major entrent dans le pavillon. Eulalie s'approche de Meinau, qui, en détournant la vue, attend, dans la plus grande émotion, le commencement de cet entretien.

EULALIE. Monsieur le baron!

MEINAU, sans tourner la tête, l'interrompant du geste, et lui dit d'une voix douce, mais émue. Que veux-tu de moi, Eulalie?

EULALIE, anéantie. Non, au nom du ciel!... non... ce ton de bonté... Ah! je ne m'y étais point préparée; il déchire mon cœur... Non... je vous en conjure, homme trop généreux, frappez d'un ton dur et sévère l'oreille d'une coupable.

MEINAU, cherchant à donner à sa voix plus de fermeté... Eh bien, madame...

EULALIE. Ah! si vous vouliez soulager mon cœur, si vous daigniez vous abaisser à me faire des reproches!...

MEINAU. Des reproches! ils s'expriment ici dans mes yeux éteints, dans mes traits altérés. Si je n'ai pu vous épargner ces reproches muets, ma bouche du moins n'ajoutera pas à vos peines.

EULALIE. Si j'étais une criminelle endurcie, ce silence serait un bienfait pour moi; mais le vrai repentir est au fond de mon âme, et ce silence magnanime m'accable et m'anéantit. Ah! c'est donc à moi de déclarer...

MEINAU, l'interrompant avec précipitation. Point d'aveu madame : je sais tout, et je vous dispense de toute humiliation; mais vous sentez vous-même qu'après ce qui s'est passé, nous devons demeurer séparés à jamais.

EULALIE. Je le sais. Aussi ne suis-je pas venue pour implorer ma grâce; aussi n'ai-je pas conçu la moindre espérance de pardon. Il est des crimes qui déshonorent doublement, quand on se flatte qu'ils pourront s'effacer un jour. Mais tout ce que j'ose espérer, c'est d'entendre de votre bouche que vous ne maudirez point ma mémoire.

MEINAU, attendri. Non, Eulalie, non, je ne te maudis point. Ton amour a fait mon bonheur dans les plus beaux jours de ma vie... Non... jamais je ne maudirai ton souvenir.

EULALIE, dans une extrême émotion. Dans la conviction intime que je suis indigne de votre nom, depuis trois ans j'en porte un inconnu; mais ce n'est point assez : vous devez avoir de ma main un acte de divorce qui vous autorise à prendre une épouse plus digne de vous. Je viens de tracer cet acte volontaire : le voici... Il renferme l'aveu de mon crime. (Elle lui donne le papier.)

MEINAU, le prend et le déchire. Qu'il soit à jamais anéanti! Non, Eulalie; toi seule as régné dans mon cœur, et, je ne rougis point de l'avouer, toi seule y régneras toujours. Tes sentiments honnêtes te défendent de vouloir tirer parti de ma faiblesse; et, si tu le sentais, le ciel m'est témoin que cette faiblesse est subordonnée aux lois inflexibles de mon honneur : mais jamais une autre femme ne tiendra près de moi la place d'Eulalie.

EULALIE, tremblante. Il ne me reste donc plus, en prenant congé de vous...

MEINAU. Un moment, Eulalie! Pendant quelques mois, nous nous sommes, sans le savoir, estimés, chéris. Vous avez une âme sensible aux besoins des malheureux... Il est juste que vous ne manquiez pas des moyens de satisfaire ce généreux penchant. Il est juste aussi que vous ne connaissiez pas le besoin pour vous-même. Cet écrit vous assure une rente honnête dont vous disposerez.

EULALIE. Jamais, jamais : le travail de mes mains doit me nourrir. Un pain trempé des larmes du repentir contribuera

plus à mon repos qu'une aisance dont je jouirais aux dépens de la fortune d'un homme que j'ai si honteusement trahi.

MEINAU. Prenez, madame, prenez.

EULALIE. J'ai mérité cette humiliation; mais c'est à votre magnanimité même que j'ai recours... Excusez-moi...

MEINAU, *à part*. Dieu! quelle femme ce malheureux m'a ravie! (*Il remet l'acte dans sa poche. — Haut.*) Eh bien, madame... je respecte vos principes; je n'insiste plus; mais sous la condition que si vous venez à éprouver le besoin, je serai le premier... je serai le seul à qui vous vous adresserez avec franchise.

EULALIE. Je le promets.

MEINAU. J'ose demander encore que, du moins, vous repreniez ce qui est à vous. (*Il lui présente un écrin qui renferme des bijoux.*)

EULALIE *le reçoit avec émotion, l'ouvre, considère un moment ce qu'il renferme, et laisse couler quelques larmes.* Ah! tous ces objets me retracent des instants où, digne de vous et de mon père, je fus à diverses époques comblée de vos bontés et des siennes. Mettez le comble à votre généreuse pitié en reprenant cet écrin. (*Elle en tire une bague ou un autre bijou.*) J'accepte ceci: je le reçus en donnant le jour à mon Eugène; je le conserverai. (*Elle rend l'écrin. Meinau le reçoit en détournant la vue, pour cacher une émotion égale à celle d'Eulalie.*)

MEINAU, *à lui-même*. Cette situation est trop violente: je ne puis plus la soutenir! (*Il se retourne vers Eulalie, et, d'un ton qui peint le trouble qui l'agite, il lui dit:*) Eulalie... adieu!

EULALIE, *l'arrêtant par un geste timide*. Ah! un instant encore... Daignez répondre à une question... tranquillisez le cœur d'une mère... Mes enfants vivent-ils encore?...

MEINAU. Ils vivent.

EULALIE. Leur santé?

MEINAU. Est bonne.

EULALIE, *levant les mains vers le ciel*. Dieu, je t'en rends grâce!... Mon Eugène... votre Amélie!... (*Meinau, violemment agité et combattu entre l'honneur et l'amour, demeure muet. Eulalie continue avec plus d'ardeur et de vivacité.*) O le plus généreux des hommes, accordez-moi, je vous prie, de voir encore une fois mes enfants avant notre séparation, de les presser sur mon sein, d'admirer encore en eux les traits de leur respectable père! (*Silence d'un moment.*) Ah! si vous saviez combien, dans le cours de ces trois terribles années, combien mon cœur a gémi! que de larmes coulaient de mes yeux dès qu'il s'offrait à moi quelques innocentes créatures de l'âge de mes enfants! Ah! permettez-moi de les voir une fois encore!... Un seul embrassement maternel... et je me sépare d'eux... de vous... et pour toujours...

MEINAU. Vous les verrez, Eulalie... ce soir même. Je les attends d'un moment à l'autre... Dès qu'ils arriveront, je les enverrai au château; vous pourrez, si vous voulez, les garder jusqu'au point du jour; mais qu'alors ils soient rendus à leur malheureux père. (*Silence d'un moment.*)

EULALIE. Ainsi... nous n'avons plus rien à nous dire pendant cette vie! (*Rassemblant toute sa résolution.*) Adieu, le plus noble des hommes! (*Elle prend timidement sa main.*) Oubliez une infortunée... qui ne vous oubliera jamais! (*Elle s'incline, et tout à coup se précipitant aux pieds de Meinau, elle dit:*) Ah! que je presse encore une fois de mes lèvres cette main qui fut à moi!

SCÈNE X.

Les Précédents, LA COMTESSE, LE MAJOR.

(*La comtesse tient le petit garçon, le major tient la petite fille, ils descendent très-doucement, de sorte à ne pouvoir se trouver près de Meinau et d'Eulalie qu'à leur dernier adieu.*)

MEINAU, *se hâtant de la relever*. Point d'abaissement, Eulalie! (*Lui serrant la main.*) Adieu!

EULALIE, *relevée, et la main dans celle de Meinau*. Pour toujours!

MEINAU. Pour toujours!!!...

EULALIE. Nous nous quittons sans haine de votre part?

MEINAU. Sans haine.

EULALIE. Et lorsque enfin j'aurai expié assez mes fautes, nous nous retrouverons dans un meilleur monde...

MEINAU. Là ne règnent aucuns préjugés, là tu m'es à jamais rendue. (*Leurs mains sont entrelacées; ils arrêtent l'un sur l'autre un regard douloureux, et, d'une voix tremblante, ils se redisent:*) Adieu... (*Ils se séparent; mais, en se retournant, Eulalie trouve près d'elle la comtesse, qui élève l'enfant et le présente à sa mère. Eulalie le prend dans ses bras, et le serre contre son cœur. Le même jeu se fait, en même temps, de l'autre côté par le major, qui présente la petite fille à Meinau.*)

MEINAU *s'arrache des bras de sa fille, et s'écrie, en se retournant:* Mon Eulalie, embrasse ton époux!... (*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, et, dans le même temps, les deux enfants, élevés à leur portée par le major et la comtesse, s'attachent au bras de leur père et de leur mère. — La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN.

Lagny. — Typographie de A. VARIGAULT.